

## Le direct et l'oblique

Sur quelques aspects antiques et médiévaux  
de la théorie brentanienne des relatifs

**Abstract :** La théorie adverbiale du jugement chez Brentano en tant qu'elle va de pair avec la distinction du *modus rectus* et du *modus obliquus* peut apparaître comme une interprétation originale de la théorie de la connotation. On montre que la théorie des noms « connotatifs » et des « noms relatifs » de John Stuart Mill éclaire effectivement l'horizon conceptuel où s'inscrit la distinction brentanienne des deux modes. Transposé à l'acte de penser brentanien, la thèse de Stuart Mill sur les « noms corrélatifs » revient à dire que 'B est-pensé-par A' et 'A pense-B' connotent exactement le même fait : qu'il y a un *A-pensant-B*. C'est une des premières amorces de l'adverbialisme. Mais, en ce qui concerne Brentano, c'est loin d'être la seule. On analyse ici deux autres dispositifs : la théorie aristotélicienne des relatifs, telle que l'exposent quelques textes des *Catégories* et de la *Métaphysique* ; la distinction entre trois types de relations formulée par Thomas d'Aquin dans la *I<sup>a</sup> Pars*, q. 13 a. 7, sur la base d'une distinction générale entre « relations réelles » et « relations de raison ». On montre que le troisième type de relation défini par Thomas, où une chose devient ou cesse d'être connue en vertu des états intentionnels d'un connaissant, peut être énoncé sous la forme '*aR<sup>3</sup>b*' où *a*, le connaissant, a une relation réelle à *b*, le connaissable, & le sensible *b* a une relation de raison à *a* & *b* acquiert une relation à *a* du fait d'un changement dans les propriétés de *a*. C'est cette relation qui caractérise la relation intentionnelle dans la *Deskriptive Psychologie*. Après une brève comparaison des thèses de Brentano avec celles de Reid et d'Ockham sur la perception, on revient sur le débat Sauer-Chisholm concernant l'*Intentionality-thesis*. On présente quelques arguments en faveur d'une interprétation continuiste, selon laquelle Brentano affine d'abord sa théorie de la relation intentionnelle dans un sens qui incline au réisme, puis qui en fait partie intégrante. On soutient que les modifications apportées étaient appelés par les caractéristiques mêmes de ses premières théories sur l'inexistence intentionnelle et leur enracinement dans un certain aristotélisme, et qu'elles ont revêtu la forme d'une marche progressive, constante et raisonnée vers l'adverbialisme, vu par Brentano comme l'authentique position d'Aristote.

On évoque généralement les rapports de Brentano à la scolastique à partir d'une poignée de citations de la *Psychologie du point de vue empirique*. On se concentre sur quelques lignes consacrées à la (re)découverte de ce qu'on appelle la « thèse de l'intentionnalité » (*Intentionality-thesis*). On évoque parfois aussi, mais à un degré moindre, la « théorie de l'*inner perception* » (*Innere Wahrnehmung*). Brentano, lui-même, nous y invite en un sens, si l'on en croit P. Bartok :

He [Brentano] insisted that the central doctrines of his psychology, the doctrines of intentionality and inner perception, were doctrines that had clear precedents in the work of Aristotle and the Scholastics. It is in deference to these predecessors that Brentano spoke of his own versions of these doctrines as merely "reviving" traditional Aristotelian or Scholastic teachings in a modern context <sup>1</sup>.

De « clairs précédents »... mais lesquels ? Il s'agit chaque fois d'Aristote, tant pour la thèse de l'intentionnalité<sup>2</sup> que pour celle de l'*inner perception*<sup>3</sup>. Et l'idée elle-même ne fait pas

1. P. Bartok, « Brentano's Intentionality Thesis : Beyond the Analytic and Phenomenological Readings », *Journal of the History of Philosophy*, 43/4 (2005), p. 437-460.

2. P. Bartok, « Brentano's Intentionality Thesis... », p. 454, n. 60 : « Specifically, Brentano saw an anticipation of his intentionality thesis in Aristotle's "doctrine of assimilation", according to which in both sensation and intellection the soul becomes in a sense similar to or identical with the thing being sensed (i.e. it takes on the form of the thing but not its matter) (De An. 417a17, 418a3, 429a16-18, 430a14, 431b20). »

3. « He also saw an anticipation of his doctrine of inner perception in Aristotle's claim in De An. III.2 (425b12-15) that it is through sight itself that we are aware that we are seeing (PES, I.125/88). »

l'unanimité : elle est vivement critiquée par C. McDonnell<sup>1</sup>. Dans « *Brentano's concept of intentionality* », Dale Jacquette<sup>2</sup> élargit le spectre. Il mentionne Aristote, les médiévaux (Thomas d'Aquin, Scot et Ockham)<sup>3</sup>, et, pour la philosophie moderne (*Early modern*) : « the quasi-empiricist common sense philosophy of Thomas Reid », dans laquelle « the intentionality of thought resurfaces as a distinguishing feature of mind ». Jacquette n'entre pas dans les détails, mais il donne clairement à entendre que Brentano est allé plus loin que ses prédécesseurs<sup>4</sup>. On veut bien le croire, mais le dossier est mince. Reid n'est cité que deux fois dans le volume, et l'unique référence fournie par Jacquette n'est pas décisive<sup>5</sup>. Quant aux médiévaux, ils n'apparaissent que *génériquement*, de seconde main, et en note. Jacquette renvoie aux sources historiographiques standard<sup>6</sup>, de Hedwig à Spiegelberg, Bartok ajoute Sorabji et Volpi<sup>7</sup>. Depuis les années 2005, la bibliographie s'est enrichie grâce aux travaux de C. McDonnell, L. Cesalli<sup>8</sup>, J.-F. Courtine, et quelques autres. De nouvelles notions sont venues sur le devant de la scène comme celles de « détermination relative » ou de « mode direct » et de

1. Cf. C. McDonnell, « Brentano's Reevaluation of the Scholastic Concept of Intentionality into a Root-Concept of Descriptive Psychology », *Yearbook of the Irish Philosophical Society*, 2006, p. 155, n. 74 [p. 124-171, pour l'ensemble] : « Bartok's recent reiteration that 'He [Brentano] insisted that the central doctrines of his psychology [...] had clear precedents in the work of Aristotle and the Scholastics' », *is just [...] a reiteration of Brentano's own misleading, self-interpretation.* » Les références fournies par Bartok n'émeuvent pas McDonnell, qui conteste formellement les deux points : « Brentano develops *two entirely un-Scholastic-Aristotelian* doctrines of 'intentional relation (in the acts of consciousness)' and 'intentional object (in the mentally active subject)'. And Brentano means at least four different things by *inner perception*, only one of them, strictly speaking, is of clear Aristotelian ancestry, namely, 'incidental awareness'. » Sur le rapport Brentano-Thomas, cf. p. 159 : « Brentano's self-interpretation of his concurrence with the Thomistic-Aristotelian epistemological concept of the intentional indwelling of the 'sensed object without its matter' in the soul of the knower both in the footnotes appended to the 1874 passage and added to the 1911 re-issue, and Spiegelberg's and many others' re-iteration of that self-interpretation, all overlook real and major conceptual differences between the way in which 'the species' or 'intentio', qua abstracted form, is said to be present in the soul of the knower in Thomistic-Aristotelian theory of knowledge and the way in which Brentano in the actual 1874 passage regards the presence of the intentional object of sense, and a fortiori the presence of any intentional object as an immanent content residing in consciousness. » Voir dans le même sens, la version brève : « Brentano's Modification of the Medieval Scholastic Concept of "Intentional Inexistence" in *Psychology from an Empirical Standpoint* (1874) », *Maynooth Philosophical Papers* (An Anthology of Current Research from the Faculty of Philosophy, NUI Maynooth), Issue 3 (2006), p. 55-75.

2. D. Jacquette, « Brentano's Concept of Intentionality », in D. Jacquette (éd.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge, CUP, 2004, p. 99 [p. 98-130, pour l'ensemble].

3. Jacquette mentionne (p. 99) « ... the medieval tradition that took its inspiration from Aristotle's logic and philosophical psychology, particularly [...] the writings of Thomas Aquinas, through whose commentaries Brentano acknowledges he interpreted Aristotle, but also [...] the remarks on psychology of other empirically minded medieval thinkers such as Duns Scotus and William of Ockham ».

4. D. Jacquette, « Brentano's Concept... », p. 100 : « He not only identifies intentionality as the distinctive mark of the mental, but makes intentionality the foundation for an empirical scientific philosophy of mind that far surpasses anything that had previously been contemplated by Aristotle, the medieval thinkers, or Reid. »

5. D. Jacquette, « Brentano's Concept... », p. 125, n. 4 : « Thomas Reid, *An Inquiry into the Human Mind, on the Principles of Common Sense* [1764], ed., Timothy J. Duggan (Chicago : University of Chicago Press, 1970), Chapter 5, §3, especially pp. 65-7. »

6. A savoir : K. Hedwig, « Der scholastische Kontext des Intentionalen bei Brentano », in R. M. Chisholm & R. Haller (éd.), *Die Philosophie Franz Brentanos*, Amsterdam, Rodopi, 1978, p. 67-82 ; du même, « Intention : Outlines for the History of a Phenomenological Concept », *Philosophy and Phenomenological Research*, 39 (1979), p. 326-40 ; H. Spiegelberg, « Der Begriff der Intentionalität in der Scholastik bei Brentano und bei Husserl », *Philosophische Hefte*, 5 (1936), p. 72-91 ; du même, *The Phenomenological Movement : a Historical Introduction*, vol. I, La Haye, Martinus Nijhoff, 1978, p. 27-50 ; A. Marras, « Scholastic Roots of Brentano's Conception of Intentionality », in L.L. McAlister (éd.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, 1976, p. 128-139.

7. P. Bartok, « Brentano's Intentionality Thesis... », *loc. cit.* : « On Brentano's relation to Aristotle and the Scholastics see [...] R. Sorabji, "From Aristotle to Brentano : The Development of the Concept of Intentionality", in H. Blumenthal & H. Robinson (éd.), *Aristotle and the Later Tradition*, Oxford, OUP, 1991 [p. 227-259] ; and F. Volpi, "War Brentano ein Aristoteliker? Zu Brentanos und Aristoteles' Auffassung der Psychologie als Wissenschaft", *Brentano Studien*, 2 (1989), p. 13-29 ».

8. Voir, notamment, L. Cesalli, « Relative Bestimmung. Une relation martyienne », in C. Erismann & A. Schniewind (éd.), *Compléments de substance*, Paris, Vrin, 2008, p. 216-229 ; « 'Faire sens'. La sémantique pragmatique d'Anton Marty (1847-1914) », *Revue de philosophie et de théologie*, 140 (2008), p. 13-28 ; « Anton Marty's philosophische Stellung in der Österreichischen Tradition », *Brentano Studien*, 12 (2009), p. 121-181.

« mode latéral » de la (re)présentation, qui ont singulièrement élargi l'horizon d'investigation historique, en l'ajustant, hélas encore très incomplètement, aux avancées théoriques proprement dites, réalisées dans des domaines comme *la théorie relationnelle de l'acte* défendue par Kevin Mulligan<sup>1</sup>. On reviendra ici sur la théorie des « relatifs », par le biais de la distinction entre *modus rectus* et *modus obliquus*.

\*  
\* \*

La théorie des noms « connotatifs » et « non connotatifs » (« improprement dits *absolus* ») et celle des « noms relatifs » et « non relatifs » de John Stuart Mill éclaire l'horizon conceptuel où s'inscrit la distinction brentanienne du *modus rectus* et du *modus obliquus*. Cet horizon est vaste : c'est celui de la *paronymie*, que j'ai décrit ailleurs comme un « échangeur conceptuel » impliqué dans ou associé à l'évolution de cinq ensembles de concepts, de thèses ou de problèmes fondamentaux pour l'archéologie du sujet-agent de la pensée. Ce rôle d'échangeur s'atteste par :

- 1° l'organisation de la théorie de la *prédication* sur la base d'une distinction entre prédication *essentielle* et prédication *dénominative*, absorbant et reformulant la distinction aristotélicienne entre prédication *par soi* et prédication *accidentelle* ;
- 2° l'intervention de la dénomination dans l'élaboration de la théorie de la *connotation* ;
- 3° la rencontre de la problématique de la dénomination avec celle de l'*intentionnalité* et du statut de l'*objectivité intentionnelle* ;
- 4° liée à la précédente, l'utilisation de la notion de dénomination extrinsèque dans la formulation de la distinction entre *concept formel* et *concept objectif* ;
- 5° le rôle que jouent les diverses lectures et investissements théoriques de la paronymie dans la constitution du concept, de la théorie et des doctrines successives de l'*analogia entis*.

L'hypothèse d'une reprise chez Caterus de l'interprétation ockhamienne de l'idée comme *nomen connotativum* avancée par Laurence Renault dans son analyse de la notion catérienne de « réalité objective » illustre bien l'intersection des deux champs de la connotation et de la dénomination<sup>2</sup>. Pour l'historien de Brentano, la thèse d'Ockham a l'avantage de faire intervenir la distinction entre signification directe et signification oblique, les *connotatifs* ockhamiens, étant définis comme des termes concrets signifiant directement (*in recto*) des substances singulières et secondairement, « à l'oblique » (*in obliquo*), c'est-à-dire connotant, les qualités singulières qu'ils permettent d'attribuer aux substances singulières. Il est clair, cependant, que le *Venerabilis inceptor* n'est pas la source obligée des analyses brentaniennes. La distinction des modes direct et indirect (latéral, oblique) est un lieu commun de la scolastique tardive. Mais surtout, c'est chez Stuart Mill qu'on trouve les énoncés les plus proches de la théorie brentanienne des relatifs.

Les § 5 et 7 du livre I, chap. II (« Of names ») du *System of Logic* respectivement consacrés aux « Connotative and Non-connotative names » et aux « Relative and Non-relative names » méritent l'attention. Mill lui-même souligne que la distinction entre noms connotatifs et non connotatifs est l'une des plus importantes en philosophie (« ... one of the most important

---

1. Cf. K. Mulligan & B. Smith, « A Relational Theory of the Act », *Topoi* 5/2 (1986), p. 115-130. Naturellement, l'ensemble des contributions de K. Mulligan à la pensée de Brentano, de son école et, plus largement, de la philosophie autrichienne, constituent l'horizon de tout travail sur lesdites notions ou distinctions. Je leur suis particulièrement redevable, comme je dois à Kevin de m'être jeté, après maintes discussions genevoises, dans la lecture de Reid et de la philosophie écossaise. Puissent ces pages lui donner quelque idée de ma reconnaissance et de mon amitié.

2. L. Renault, « La réalité objective dans les *Premières Objections aux Méditations métaphysiques* : Ockham contre Descartes », *Revue de métaphysique et de morale*, janvier-mars 2000/1, p. 29-38.

distinctions which we shall have occasion to point out, and one of those which go deepest into the nature of language »<sup>1</sup>). Termes non connotatifs et connotatifs sont définis :

TNC<sub>def.</sub> : A non-connotative term is one which signifies a subject only, or an attribute only.

TC<sub>def.</sub> : A connotative term is one which denotes a subject, and implies an attribute.

'Jean', 'Londres', 'Angleterre' sont des noms qui signifient seulement un sujet ; 'blancheur', 'longueur', 'vertu', seulement un attribut : aucun n'est connotatif. 'Blanc', 'long', 'vertueux', en revanche, sont connotatifs.

Le mot 'blanc' dénote toutes les choses blanches et implique (donne à entendre) ou, selon l'expression des Scolastiques, « connote » l'attribut blancheur (« The word 'white', denotes all white things, as snow, paper, the foam of the sea, &c., and implies, or as it was termed by the schoolmen, connotes the attribute whiteness »). Tous les termes généraux concrets sont connotatifs. Le mot 'homme' signifie à la fois tous les attributs qui constituent l'humain et toutes les choses existantes, les « sujets », qui les possèdent. On dit qu'il signifie les sujets *directement* et les attributs *indirectement*, qu'il « dénote » les premiers et implique, donne à entendre ou indique, d'un mot « connote », les seconds<sup>2</sup>. Les termes connotatifs sont également appelés « dénominatifs », « parce que le sujet qu'ils dénotent est dénommé par ou reçoit son nom de l'attribut qu'ils connotent ». On dit donc que cet attribut « dénomme » ledit sujet, qu'il lui « donne un nom commun ». Aucun nom propre n'est connotatif : un nom propre dénote les individus qu'il sert à appeler, mais il n'indique ni n'implique aucun attribut comme leur appartenant. Dans une longue *footnote*, John discute la théorie de celui qui a remis en usage le terme « connotation » à l'époque moderne, autrement dit son propre père, curieusement présenté comme « M. James Mill ».

L'auteur de *L'Analyse des phénomènes de l'esprit humain* utilise le mot conformément à son étymologie : connoter c'est pour lui « indiquer directement une chose » (autrement dit : signifier), tout en « incluant une référence tacite à autre chose ». Pour les noms concrets généraux, les deux Mill ont une opinion inverse : pour Mill-le-Père, la signification d'un nom résidant dans l'attribut, le nom général concret « note l'attribut et connote les choses qui le possèdent » : les noms abstraits sont donc « proprement des noms concrets dont on a laissé de côté la connotation » ; pour Mill-le-Fils, c'est plutôt la dénotation qui est mise de côté, « ce qui était auparavant connoté devenant le tout de la signification »<sup>3</sup>. Pour justifier son choix, ce dernier invoque « l'urgente nécessité de trouver un terme exclusivement destiné à exprimer la manière dont un nom général concret sert à désigner les attributs contenus dans sa signification ». Tant d'erreurs eussent été évitées, si l'usage commun avait disposé d'un mot « exprimant exactement ce que signifie le terme *connoter* » tel que l'entend Stuart Mill ! Ce mot, « connoter », les scolastiques, « auxquels nous devons la majeure partie de notre langage logique » l'utilisaient, et précisément dans la bonne acception. De fait, si ici ou là ils semblent s'accorder avec Mill-le-Père, quand ils « définissent spécifiquement comme terme technique » la connotation, « avec l'admirable précision qui caractérise toujours leurs définitions », ils

1. J. Stuart Mill, *A System of Logic ratiocinative and inductive being a connected view of the principles of evidence and the methods of scientific investigation*, I, chap. 4, « Of propositions », § 1, Londres, Longmans, Green, Reader & Dyer, 1878, p. 31.

2. *A System of Logic ...*, p. 32 : « The name, therefore, is said to signify the subjects directly, the attributes indirectly; it denotes the subjects, and implies, or involves, or indicates, or as we shall say henceforth connotes, the attributes. It is a connotative name. »

3. *A System of Logic ...*, p. 42 : « Before quitting the subject of connotative names, it is proper to observe, that the first writer who, in our times, has adopted from the schoolmen the word 'to connote', Mr. James Mill, in his *Analysis of the Phenomena of the Human Mind*, employs it in a signification different from that in which it is here used. He uses the word in a sense coextensive with its etymology, applying it to every case in which a name, while pointing directly to one thing, (which is consequently termed its signification,) includes also a tacit reference to some other thing. In the case considered in the text, that of concrete general names, his language and mine are the converse of one another. Considering (very justly) the signification of the name to lie in the attribute, he speaks of the word as noting the attribute, and connoting the things possessing the attribute. And he describes abstract names as being properly concrete names with their connotation dropped : whereas, in my view, it is the denotation which would be said to be dropped, what was previously connoted becoming the whole signification. »

expliquent clairement que « rien ne peut être dit ‘connoté’ sinon des formes, ce qui, en général, dans leurs écrits est synonyme d’attributs »<sup>1</sup>. Cet éloge de la scolastique ne surprendra pas un lecteur attentif du *System of Logic*, qui, comme on l’oublie trop souvent, s’ouvre sur deux citations de Condorcet et de Hamilton rappelant ce que, grâce à la logique, lui doivent tant la « bonne philosophie » que les « langues vulgaires » :

La scolastique, qui produit dans la logique, comme dans la morale, et dans une partie de la métaphysique, une subtilité, une précision d’idées, dont l’habitude inconnue aux anciens, a contribué ; plus qu’on ne croit au progrès de la bonne philosophie. – Condorcet, *Vie de Turgot*.

To the schoolmen the vulgar languages are principally indebted for what precision and analytic subtlety they possess. – Sir W. Hamilton, *Discussions in Philosophy*.

La théorie de la connotation est mobilisée dans le § 7 sur les noms relatifs et non relatifs (plutôt que « noms absolus » – Mill rejetant, d’emblée, le mot « absolu », dans une page savoureuse) :

The fifth leading division of names is into relative and absolute, or let us rather say, relative and non-relative ; for the word ‘absolute’ is put upon much too hard duty in metaphysics, not to be willingly spared when its services can be dispensed with. It resembles the word ‘civil’ in the language of jurisprudence, which stands for the opposite of *criminal*, the opposite of *ecclesiastical*, the opposite of *military*, the opposite of *political* in short, the opposite of any positive word which wants a negative (p. 45).

Les noms relatifs sont les noms comme « *father, son ; ruler, subject ; like ; equal ; unlike ; unequal ; longer, shorter ; cause, effect* ». Leur « propriété caractéristique est d’être toujours donnés par paires ». Tout nom relatif qui est prédiqué d’un objet « suppose un autre objet (ou d’autres objets) dont on peut prédiquer ce même nom ou un autre nom relatif qui est dit *corrélatif* du premier » :

Thus, when we call any person a *son*, we suppose other persons who must be called *parents*. When we call any event a *cause*, we suppose another event which is an *effect*. When we say of any distance that it is *longer*, we suppose another distance which is *shorter*. When we say of any object that it is *like*, we mean that it is *like* some other object, which is also said to be *like* the first. In this last case both objects receive the same name ; the relative term is its own correlative (p. 44-45).

Quand les relatifs sont concrets, « ils sont comme tous les autres noms généraux concrets » : *connotatifs*. « Ils dénotent un sujet et connotent un attribut », chacun d’eux *ayant* ou *pouvant avoir* un nom abstrait correspondant « pour dénoter l’attribut connoté par le concret ». Le concret ‘*like*’ a l’abstrait ‘*likeness*’, les concrets ‘*father*’ et ‘*son*’, les abstraits ‘*paternity*’ et ‘*filiety*’ ou ‘*sonship*’. Autrement dit : le nom concret connote un attribut, et l’abstrait correspondant dénote cet attribut. La question est : « De quelle nature est cet attribut ? » « En quoi consiste la particularité de la connotation d’un nom relatif ? »

Certains soutiennent que l’attribut signifié par un nom relatif est une relation, qu’ils renoncent à définir, y voyant « quelque chose de particulièrement caché et mystérieux ». Pour Stuart Mill au contraire, les noms relatifs ont un statut d’exemplarité : « en examinant leur signification », « la nature de l’attribut qu’ils connotent », on peut avoir une « perspective claire sur la nature de tous les attributs, de tout ce qui est signifié par un attribut ». Le point décisif, capital à notre sens, pour déterminer le *champ de présence* de la théorie brentanienne des relatifs est ainsi exprimé par l’auteur du *System of Logic* :

1. Dans n’importe quelle paire de noms corrélatifs, par exemple *père* et *fils*, les objets dénotés par les noms sont différents, mais tous deux, en un certain sens, connotent la même chose. 2. On ne peut dire qu’ils connotent le même attribut : être un père n’est pas la même chose qu’être un fils. 3. Toutefois, quand on appelle ‘père’ un homme, et ‘fils’ un autre, « ce que nous voulons affirmer est un ensemble de faits qui sont strictement identiques dans les deux cas ».

---

1. *A System of Logic* ..., p. 42 -43.

4. Prédiquer de A qu'il est le père de B, et de B, qu'il est le fils de A, c'est « énoncer un seul et même fait avec des mots différents ». 5. Les deux propositions : 'A est le père de B' et 'B est le fils de A' sont « exactement équivalentes », « aucune n'asserte plus ni n'asserte moins que l'autre ». 6. La paternité de A et la *fili*-ité de B « ne sont pas deux faits, mais deux manières d'exprimer le même fait ».
7. Si l'on analyse ce fait, on voit qu'il consiste en « une série d'événements ou de phénomènes physiques dont A et B sont tous deux parties prenantes, et dont A et B tirent leurs noms ». 8. Ce que ces noms « connotent réellement » est cette « série d'événements » : c'est la signification – la « signification totale » – que chacun « est censé transmettre ». 9. Les séries d'événements « constituent la relation » : les scolastiques appelaient cela « le fondement de la relation », le « *fundamentum relationis* ».
- 10.1 De là que tout fait (ou série de faits) où deux objets différents sont impliqués, et qui est (ou sont) prédicable(s) des deux peut être considéré comme constituant un attribut de l'un ou un attribut de l'autre. 10.2. De là aussi que, si l'on considère l'attribut sous le premier aspect ou sous l'autre, il sera connoté par l'un ou par l'autre des noms corrélatifs<sup>1</sup>.

En d'autres mots, 'père' connote le fait considéré comme constituant un attribut de A ; 'fils' connote LE MÊME FAIT, en tant que constituant un attribut de B. Il est aussi propre sous un éclairage que sous l'autre. Un seul réquisit est nécessaire pour rendre compte de l'existence de noms relatifs : il faut que chaque fois qu'il y a *un fait concernant deux individus*, « un attribut fondé sur ce fait puisse être assigné à l'un comme à l'autre de ces individus ». On dit donc qu'un nom est relatif quand, a) « en plus et en dehors de l'objet qu'il dénote », « il implique dans sa signification l'existence d'un autre objet, qui tire lui aussi une *dénomination dérivée* du même fait sur lequel ce nom est fondé ». Pour exprimer les choses autrement, on peut encore dire qu'un nom est relatif quand, b) « alors même qu'il est le nom d'une chose », sa signification « ne peut être expliquée qu'en mentionnant une autre » chose, ou bien enfin qu'un nom est relatif quand c) il ne peut être employé significativement dans un discours « sans que le nom d'une autre chose que celle dont il est lui-même le nom soit exprimé ou compris »<sup>2</sup>. Ces trois définitions sont « au fond équivalentes », elles ne font qu'exprimer différemment une même « caractéristique distinctive », à savoir que tout attribut d'un objet pourrait sans contradiction continuer d'exister si aucun autre objet n'avait jamais existé, mais pas les attributs exprimés par des noms relatifs, qui « dans cette hypothèse » seraient tous « balayés »<sup>3</sup>.

Transposé à l'acte de penser, dans l'horizon brentanien, la thèse de Stuart Mill sur les « noms corrélatifs » revient à dire que 'B est-pensé-par A' et 'A pense-B' CONNOTENT EXACTEMENT LE MÊME FAIT : qu'il y a un *A-pensant-B*. La théorie adverbiale du jugement en

---

1. *A System of Logic* ..., p. 45-46 : « It is obvious, in fact, that if we take any two correlative names, father and son for instance, though the objects denoted by the names are different, they both, in a certain sense, connote the same thing. They cannot, indeed, be said to connote the same attribute : to be a father, is not the same thing as to be a son. But when we call one man a *father* another a *son*, what we mean to affirm is a set of facts which are exactly the same in both cases. To predicate of A that he is the father of B, and of B that he is the son of A, is to assert one and the same fact in different words. The two propositions are exactly equivalent : neither of them asserts more or asserts less than the other. The paternity of A and the filiiety of B are not two facts, but two modes of expressing the same fact. That fact, when analysed, consists of a series of physical events or phenomena, in which both A and B are parties concerned, and from which they both derive names. What those names really connote, is this series of events : that is the meaning, and the whole meaning, which either of them is intended to convey. The series of events may be said to constitute the relation ; the schoolmen called it the foundation of the relation, *fundamentum relationis*. In this manner any fact, or series of facts, in which two different objects are implicated, and which is therefore predicabile of both of them, may be either considered as constituting an attribute of the one, or an attribute of the other. »

2. *A System of Logic* ..., p. 47 : « A name, therefore, is said to be relative, when, over and above the object which it denotes, it implies in its signification the existence of another object, also deriving a denomination from the same fact which is the ground of the first name. Or (to express the same meaning in other words) a name is relative, when, being the name of one thing, its signification cannot be explained but by mentioning another. Or we may state it thus when the name cannot be employed in discourse so as to have a meaning, unless the name of some other thing than what it is itself the name of, be either expressed or understood. »

3. *A System of Logic* ..., p. 46-47 : « These definitions are all, at bottom, equivalent, being modes of variously expressing this one distinctive circumstance that every other attribute of an object might, without any contradiction, be conceived still to exist if no object besides that one had ever existed but those of its attributes which are expressed by relative names, would on that supposition be swept away. »

tant qu'elle va de pair avec la distinction du *modus rectus* et du *modus obliquus* est une interprétation originale de la théorie de la connotation. Stuart Mill le dit clairement : c'est la connotation qui fait la signification :

... whenever the names given to objects convey any information, that is, whenever they have properly any meaning, the meaning resides not in what they denote, but in what they connote. The only names of objects which connote nothing are proper names ; and these have, strictly speaking, no signification<sup>1</sup>.

Penser c'est *co-notare*, co-noter, connoter. C'est ce que l'étymologie scolastique de la cogitation donnait à entendre : penser, cogiter, c'est co-agiter<sup>2</sup>. Quant à ce qui connecte la théorie des relatifs à la théorie adverbiale du jugement, la parole est à Aristote.

\*  
\* \*

La théorie adverbiale du jugement chez Brentano est étroitement solidaire de la distinction entre le mode direct et le mode indirect (oblique, latéral) de la représentation, du jugement et du sentiment. En cela se marque l'importance de la *théorie des catégories*, donc aussi d'Aristote – de la *Kategorienlehre* aristotélicienne – dans la pensée brentanienne. Une des thèses centrales de l'ontologie aristotélicienne est que *seule la substance mérite d'être appelée un « être » au sens propre* : « Les autres choses ne sont appelées des êtres, que parce qu'elles sont ou des quantités de l'être proprement dit, ou des qualités, ou des affections de cet être, ou quelque autre détermination de ce genre [...] car aucun de ces états n'a par lui-même naturellement une existence propre, ni ne peut être séparé de la substance<sup>3</sup>. » Au Moyen Âge, on dit volontiers que seule la substance est *ens*, le reste n'est qu'*entis*, « [quelque chose] de l'étant », et non pas lui-même « étant ». Dire que « les accidents ne sont pas *entia* mais *entis* », c'est introduire la notion de CAS, de « FLEXION » (πῶσις) dans l'ontologie ou, plutôt, c'est confirmer l'importance du motif « CASUEL » dans l'ontologie d'Aristote. C'est Brentano qui, exploitant certaines remarques de Bonitz, a redonné à la « flexion » ses lettres de noblesse médiévales dans l'interprétation de la doctrine aristotélicienne des catégories. Ce n'est peut-être pas le trait dominant de sa lecture, mais on ne peut en nier la présence : c'est bel et bien à elle, à la πῶσις, qu'il recourt quand il entend souligner que « ce n'est pas selon des différences spécifiques mais selon des modes d'être, c'est-à-dire selon une diversité de rapports à l'οὐσία que l'ὄν se subdivise en catégories » :

Bonitz remarque, au sujet de l'expression πῶσις, que « πῶσις a chez Aristote à peu près la signification que nous attachons au terme de modification, en ce sens qu'il nous permet d'indiquer des altérations dans ce qui est accessoire et spécialisé mais sans préjudice d'une sauvegarde de l'essentiel ». Cela s'accorde parfaitement à notre principe de subdivision des catégories, d'après lequel ces genres suprêmes de l'être sont identiques quant à leur terme, et ne diffèrent que *relativement au mode selon lequel ils s'y rapportent*<sup>4</sup>.

Une théorie adverbiale du jugement a nécessairement un *double composant casuel* ontologique et psychologique. La polysémie de la copule “est” (*Vieldeutigkeit des “ist”*) et le problème de l'unité du concept d'étant (« *Vieldeutigkeit des “ist” und Einheit des Begriffes Seiendes* », selon le titre d'une des sections de la *Kategorienlehre*) renvoient, qu'on le veuille ou non, au statut du πρὸς τι. Aucun concept ne peut mieux cerner le lieu de la rencontre entre *Sprachanalyse*, psychologie et ontologie que le πρὸς τι, impliqué qu'il est à la fois dans la

1. *A System of Logic* ..., p. 36.

2. Cf. Albert le Grand, *Summa theologiae, I, Ia Pars, tract. VIII, q. 35, cap. 3, a. 2* ; éd. D. Siedler, Münster, Aschendorff, 1978, p. 272, 63-65 : « ... cogitatio duobus modis dicitur, proprie scilicet et communiter. Proprie cogitatio est cogitatio eorum quae in mente sunt, et revolutio conceptuum mentis. »

3. Cf. Aristote, *Métaph.* VII 1, 1028a15-25, trad. Tricot, p. 347-348.

4. F. Brentano, *De la diversité des acceptions de l'être d'après Aristote*, trad. P. David (Bibliothèque des textes philosophiques), Paris, Vrin, 1992, p. 166, n. 289.

position et/ou la solution du problème de l'unité problématique du sens de l'être<sup>1</sup> et dans la formulation d'une théorie de la relation intentionnelle, où l'on peut voir le *ad aliquid* des traductions latines d'Aristote devenir le *Relativliches* ('quasi-relatif'). La notion même de « modification » dont Brentano fait si volontiers usage garde, il nous le dit lui-même, quelque chose de la flexion, de l'élément *casuel* de la pensée.

La théorie aristotélicienne des relatifs est le premier laboratoire de la théorie adverbiale du jugement. Quand il définit les relatifs au chapitre 7 des *Catégories* Aristote fait tacitement intervenir le système des « cas » :

On appelle relatives ces choses dont tout l'être consiste en ce qu'elles sont dites dépendre d'autres choses, ou se rapporter de quelque autre façon à autre chose : par exemple, le plus grand est ce dont tout l'être consiste à être dit d'une autre chose, car c'est de quelque chose qu'il est dit plus grand ; et le double est ce dont tout l'être est d'être dit d'une autre chose, car c'est de quelque chose qu'il est dit le double ; et il en est de même pour toutes les autres relations de ce genre. – Sont aussi des relatifs des termes tels que état, disposition, sensation, science, position<sup>2</sup>.

La différence entre « dépendre d'autres choses » et « se rapporter d'une autre façon à autre chose » a une dimension casuelle. Comme l'explique bien Tricot, un relatif « dépend d'autres choses » *comme un terme dépend de son génitif* : c'est le cas du père, qui est « père du / d'un fils » : *pater est filii pater*, ou du maître qui est « maître d'esclave / d'un esclave » : *dominus est servi dominus*. Qui dit 'père' dit 'fils', au sens où précisément 'père' dit 'père d'un fils'. Un relatif peut encore « dépendre d'une chose de quelque autre façon », en dépendant d'un cas autre ou selon un autre cas, une autre flexion, que le génitif : que ce soit le datif, comme dans '*aequale est aequali aequale*', l'accusatif, comme dans '*verberans verberatum verberat*' ou l'ablatif, comme dans '*majus est minore majus*'. Et de préciser : « ces distinctions grammaticales » tirées du latin « sont évidemment inapplicables en français ». Sauf si l'on admet qu'il y a là aussi ou d'abord des *modes de penser*, et que la pensée se fléchit, se décline, comme le langage qui est censé l'exprimer en même temps que *dire ce qui est comme c'est*. La définition aristotélicienne des relatifs, d'une remarquable fixité, est potentiellement articulée sur cette différence de cas : « Sont des relatifs les termes dont l'essence est d'être dits *dépendre d'autres choses* ou *se rapporter de quelque façon à autre chose* » (6b6-8 ; Tricot, p. 44).

C'est une fois appliquée au rapport de la connaissance et du connaissable ou de la sensation et du sensible que la théorie aristotélicienne des relatifs apparaît, en-deçà du couple dénotation / connotation de Stuart Mill, mais en liaison avec lui, comme le lieu d'origine de la distinction entre mode direct et mode latéral. En *Catégories*, 7, 6b34-35, Aristote observe, à propos de la relation entre relatif et corrélatif, que ce qui distingue les termes comme « double » et « moitié » ou « maître » et « esclave », qui entretiennent une parfaite « relation réciproque », des termes comme « connaissable » et « connaissance » ou « sensible » et « sensation », c'est seulement que « dans l'expression, la forme grammaticale est différente », selon la traduction de P. Pellegrin et M. Crubellier<sup>3</sup>. En fait, c'est la *πῶσις*, autrement dit le cas, la flexion, qui

1. Du *πρὸς τι* modulé casuellement au *πρὸς ἑν*, il n'y a qu'un pas. Comme l'écrit J.-F. Courtine, dans « Brentano et l'ontologie », in C. Erismann & A. Schniewind (éd.), *Compléments de substance*, Paris, Vrin, 2008, p. 202 : « Si l'être n'est pas un genre, s'il ne se donne à aucune saisie intuitive directe, il ne peut jamais être appréhendé qu'*in obliquo*, c'est-à-dire à travers le langage et le tour de langue où il s'énonce (*τρόπος τῆς λέξεως* mais aussi et indissociablement *σχήμα τῆς κατηγορίας*). La question directrice devient alors de savoir ce que signifie *étant* dans les différentes tournures langagières dans lesquelles le terme apparaît ou du moins qu'il sous-tend. » Sans *πρὸς τι* il n'y aurait pas d'analogie « par rapport à un même terme », donc pas la double unité d'analogie (ou théorie de la « double analogie de l'être »), que, dès 1862, Brentano lit dans la « diversité des acceptions de l'être d'après Aristote », quand il écrit que « les catégories sont des acceptions diverses de l'ὄν qui s'énonce à leur sujet *κατ' ἀναλογία*, et cela d'une double façon : selon l'analogie de proportionnalité et selon l'analogie *par rapport à un même terme* ». Cf. F. Brentano, *De la diversité ...*, trad. cit., p. 91.

2. Aristote, *Catégories*, 7, 6a36-6b3, Tricot, p. 43-44.

3. Aristote, *Catégories*, 7, 6b28-36, trad. P. Pellegrin et M. Crubellier, Paris, GF Flammarion, 2007, p. 145-147 : « Et tous les termes relatifs se disent par rapport à des termes qui ont avec eux une relation réciproque. Ainsi on dit que l'esclave est esclave d'un maître, et le maître maître d'un esclave; on dit que le double est double de sa moitié, et la moitié moitié de son double; le plus grand, plus grand que ce qui est plus petit, et le plus petit plus petit que ce qui

marque la différence <sup>1</sup>. Comme le traduit Tricot : pour ces termes, « il y a une différence de “cas” dans l'énonciation : ainsi nous appelons connaissance la connaissance *du* connaissable, et connaissable, le connaissable *à* la connaissance ; sensation, la sensation *du* sensible, et sensible, le sensible *à* la sensation » <sup>2</sup>. Ainsi que le notait Pacius, cité par Tricot (p. 46, n. 2) : dans le cas du connaissable et de la connaissance, la « réciprocation ne se fait pas au même cas » (« *reciprocatio non fit in eodem casu* »).

La même théorie se retrouve dans la partie du chapitre 10 (*Sur les opposés*) consacrée à l'opposition des relatifs.

Les termes qui sont opposés comme des relatifs sont ceux dont tout l'être consiste à être dit de leur opposé ou qui s'y rapporte de quelque autre façon <sup>3</sup>. Par exemple, le double est ce qui, dans son essence même, est dit double d'une autre chose, car c'est *de* quelque chose qu'il est dit double. La connaissance et le connaissable sont aussi opposés comme des relatifs : la connaissance est dite, dans son essence même, connaissance *du* connaissable, et le connaissable, à son tour, est lui-même, dans son essence, dit de son opposé, savoir la connaissance, car le connaissable est dit connaissable *pour* quelque chose, c'est-à-dire *pour* la connaissance. Les termes qui sont opposés comme des relatifs sont donc ceux dont l'autre consiste à être dit d'autres choses, ou qui sont, d'une façon quelconque, en relation réciproque <sup>4</sup>.

Le direct et l'oblique relevant de la terminologie des « cas », on peut imaginer que la remarque d'Aristote, partie intégrante de sa réflexion sur les *relatifs*, a joué un certain rôle pour l'introduction de la distinction des deux modes *rectus* et *obliquus* dans l'analyse de la *relation* intentionnelle chez Brentano. C'est dans l'évaluation de la nature et de la portée de cette différence casuelle que l'auteur de la *Psychologie vom empirischen Standpunkt* a, en partie, entamé et poursuivi son évolution vers une théorie adverbiale du jugement dans l'horizon ouvert (et ontologiquement dégagé) par le réisme.

\*  
\* \*

Considérons, en effet, la *Deskriptive Psychologie*. Dans un passage célèbre, Brentano s'appuie sur Aristote pour étayer une des ses thèses centrales : la non-réalité du corrélat objectif de la relation intentionnelle. L'autorité d'Aristote n'est autre qu'un texte de *Métaphysique*, V, 15, 1012a26 *sq.*, auquel il avait déjà fait appel plusieurs fois dans PES, par exemple dans l'analyse du sentiment, quand il expliquait que si le sentiment concomitant à un acte d'audition était « un second acte psychique, accompagné lui-même de conscience », l'acte d'audition « serait représenté deux fois ». Considérons de plus près ce texte fondateur.

Aristote commence par distinguer les choses qui sont dites « relatives », parce que « tout leur être est proprement dans leur relation à une autre chose », et celles qui, comme le connaissable ou le pensable, sont dites « relatives » en ce sens que d'autres choses sont relatives à elles – une distinction que nous avons vue émerger dans le chapitre VII des *Catégories*. Sur cette base, il pose :

1. que s'il est vrai que « le pensable signifie que la pensée est relative à lui », la pensée, elle, « n'est pas relative à ce dont elle est pensée, car ce serait répéter deux fois la même chose ».

---

est plus grand; et de même pour les autres, *si ce n'est que dans l'expression, la forme grammaticale sera parfois différente*. Par exemple, la connaissance est connaissance *de* l'objet connaissable, et l'objet connaissable est connaissable *par* une connaissance ; la perception est perception *de* l'objet perceptible, et l'objet perceptible est perceptible *par* une perception. »

1. Comme le notent les traducteurs, p. 228, n. 6., qui expliquent que « cette différence » entre types de relations « correspond en grec ancien à une variation du cas : la première relation s'exprim[ant] par un génitif, la seconde par un datif-instrumental »

2. Aristote, *Catégories*, 7, 6b33-36 ; Tricot, p. 46.

3. Tricot, p. 67, n. 5 précise : « C'est-à-dire que la relation est marquée soit par le génitif, soit par un autre cas ».

4. *Catégories*, 10, 11b23-33 ; Tricot, p. 67.

2. et que, « de même, la vue est vue d'un objet déterminé, et non vue de ce dont elle est la vue (même si, en un sens, il est également vrai de le dire) », ce qui signifie qu'elle « est relative à la couleur ou à quelque autre chose de ce genre » ;
3. puisque, autrement, « on répéterait deux fois la même chose, à savoir que la vue est la vue de ce dont elle est la vue ».

Dans l'article de la *Stanford Encyclopedia* sur les *Medieval Theories of Relations*, Jeffrey Brower explique que « in *Metaphysics V*, [Aristotle] suggests that there are some relational situations in which substances are related, not by a pair of accidents, but by a single accident belonging to just one of them ». Pour illustrer ce type de relations, que, se référant au paradigme des *Catégories*, il appelle « non-paradigmatic relational situations », J. Brower déclare que « Here [Aristotle] cites the example of intentional relations : *if Simmias is thinking about Socrates, this is to be explained in terms of nothing but Simmias, Socrates, and an accident of Simmias.* » La remarque est stimulante. Elle n'a qu'un défaut. Le passage en question est introuvable. Brower brode sur la phrase « le mesurable, le connaissable, le pensable sont dits relatifs, en ce sens qu'une autre chose est relative à eux » en y injectant Socrate et le malheureux Simmias, arraché à son *Théétète* natal :

... in the *Metaphysics* [Aristotle] claims that there are relational situations (such as Simmias's thinking about Socrates) in which substances are related not in virtue of a *pair* of accidents, but rather in virtue of a *single* accident possessed by just one of the substances. "An object of thought [e.g., Socrates]" he says at one point "is said to be related because something else [e.g., Simmias] is related to it". And his point just appears to be that some relational situations are grounded in a single property or accident of a single *relatum*.

En fait, tout se passe comme si Brower *attribuait* à Aristote une analyse brentanienne de ce qui arrive quand quelqu'un, en l'occurrence, ici, Simmias, pense que Simmias, autrement dit lui-même, est plus grand que Socrate – Simmias et Socrate intervenant maintes fois sous la plume de l'auteur de *PES*. Mais précisément, en raison même de cette singulière torsion, la remarque de Brower est intéressante pour comprendre ce que vise Brentano en se référant à Aristote : cela même que Brower lit en *Métaphysique V*. Dans certains cas, *aRb* tient seulement par un accident de *a*. C'est à peu de choses près l'idée brentanienne du *Relativliches*, autrement dit de la conscience comme « quasi relationnelle » ou, plutôt, « quasi-relatif ». On reviendra en quelques mots sur ce point, essentiel pour le débat opposant Sauer aux tenants de la « thèse ontologique » de Chisholm.

En attendant, il faut noter que la position adoptée dans la *Deskriptive Psychologie* a un pendant scolastique remarquable en l'espèce de la théorie thomassienne des relations. De fait, au-delà d'Aristote, c'est à Thomas d'Aquin que l'interprétation brentanienne de l'acte psychique sous la forme *aRb*, avec *a* (l'acte) interprété comme réel, et *b* (l'objet) comme non réel, fait penser.

\*

\* \*

Thomas d'Aquin a développé une riche théorie de la relation, distinguant « relations réelles » et « relations de raison ». Un de ses exposés canoniques, *I<sup>a</sup> Pars*, q. 13 a. 7, d'ailleurs évoqué par Brower, a la forme d'une combinatoire fondée sur la distinction entre deux types de choses susceptibles d'entrer dans une relation – étant entendu que toute relation requiert deux termes ou *relata* – à savoir : les choses de la nature, *res naturae*, et les choses ou êtres de raison, *res rationis*<sup>1</sup>. Trois cas donc, *RI-3*, qui importent à l'historien de Brentano pourvu que, comme je le fais ici, il assimile heuristiquement *res rationis* et *nicht reales* :

---

1. La distinction entre relation réelle et relation de raison est fondamentale en théologie. Cf. Thomas d'Aquin, *Super Sent.*, lib. 1, d. 5, q. 1, a. 1, *ad 1m* : « ... opposita relative aliquando requirunt diversitatem vel distinctionem realem; et talia sunt quae divinas personas distinguunt : aliquando autem distinctionem rationis tantum; ut cum dicitur idem eidem idem. »

	relatum 1 = a	relatum 2 = b
Relatio 1 = R1	res rationis	res rationis
Relatio 2 = R2	res naturae	res naturae
Relatio 3 = R3	res naturae	res rationis

Dans *R1* et *R2*, les deux extrêmes sont de nature identique : dans *R1*, tous deux non réels, dans *R2*, tous deux réels.

Dans *R1*, où *a* et *b* sont NON RÉELS, on a la relation de raison pure et simple, elle-même NON RÉELLE.

Parfois, il y a un être de raison des deux côtés, quand l'ordre ou le rapport entre les deux termes ne peut être qu'en fonction d'une conception de la raison, par exemple lorsque nous disons que le même est identique au même. Car, en tant que la raison appréhende deux fois un être unique, elle le pose comme s'il était deux ; c'est ainsi qu'elle appréhende en lui une relation avec lui-même. Il en va pareillement de toutes les relations entre l'étant et le non-étant ; elles sont l'oeuvre de la raison qui conçoit le non-étant comme terme d'une relation. De même encore toutes les relations qui dépendent d'un acte de la raison, comme entre le genre et l'espèce, etc.

Quandoque [...] ex utraque parte est res rationis tantum, quando scilicet ordo vel habitudo non potest esse inter aliqua, nisi secundum apprehensionem rationis tantum, utpote cum dicimus idem eidem idem. Nam secundum quod ratio apprehendit bis aliquod unum, statuit illud ut duo ; et sic apprehendit quandam habitudinem ipsius ad seipsum. Et similiter est de omnibus relationibus quae sunt inter ens et non ens ; quas format ratio, in quantum apprehendit non ens ut quoddam extremum. Et idem est de omnibus relationibus quae consequuntur actum rationis, ut genus et species, et huiusmodi.

Avec *R1*, on a moins affaire à *aRb* qu'à *aRa*. Et même à *a = a*. Le rapport entre *relata* ne peut être que « de raison », car il n'y a pas de deux choses réellement distinctes, mais de la même prise deux fois. C'est la relation d'identité, en tant que comme le dit ailleurs Thomas, « n'introduisant aucune diversité dans la substance », « elle ne peut consister qu'en un certain ordre saisi par la raison entre une chose et elle-même, prise sous deux de ses aspects » (*I<sup>a</sup> Pars*, q. 28, a. 1, ad 2m).

Dans *R2*, les deux extrêmes de *aRb* sont RÉELS, et le rapport qui les lie est RÉEL – c'est le cas du rapport quantitatif, ou de ce qui a trait à l'action et à la passion, par exemple à la relation de motion, entre le moteur et le mobile, ou de génération, entre le père et le fils.

Certaines relations sont des réalités de nature quant à leurs deux extrêmes : par exemple quand il y a un rapport entre deux termes en vertu de quelque chose qui appartient réellement à l'un et à l'autre. Il en va clairement ainsi de toutes les relations qui dépendent de la quantité, comme entre grand et petit, double et moitié, etc., car la quantité est dans l'un et l'autre des extrêmes. Il en est de même pour les relations résultant de l'action et de la passion comme entre moteur et mobile, père et fils, etc.

Quaedam vero relationes sunt, quantum ad utrumque extremum, res naturae, quando scilicet est habitudo inter aliqua duo secundum aliquid realiter conveniens utriusque. Sicut patet de omnibus relationibus quae consequuntur quantitatem, ut magnum et parvum, duplum et dimidium, et huiusmodi, nam quantitas est in utroque extremorum. Et simile est de relationibus quae consequuntur actionem et passionem, ut motivum et mobile, pater et filius, et similia.

Dans *R3*, les deux extrêmes sont de NATURE DIFFÉRENTE : *a* est un *ens reale*, et *b* un *ens rationis*. C'est le cas quand « les deux extrêmes n'appartiennent pas au même domaine », au même « ordre ». C'est le cas du rapport entre la science et le connaissable, ou celui du sens et du sensible. Cette fois, il faut distinguer *aRb* et *bRa*, car la relation R est une chose de la nature dans le premier extrême, et elle est un être de raison dans le second : « quandoque vero relatio in uno extremorum est res naturae, et in altero est res rationis tantum ».

*aRb* : la science et le sens, pris en eux-même, se rapportent en tant que tels au connaissable et au sensible (toute science est science *de*, toute sensation est sensation *de*). Mais le connaissable et le sensible appartiennent au domaine des choses réelles, des *res naturae*, ils existent réellement. En tant qu'ils existent réellement, ils sont extérieurs à l'ordre de l'intelligible et du sensible. Dans la science et la sensation il y a donc une relation réelle en tant

que  $a$ , le connaissant/sentant, est ordonné à connaître  $b$ , le connaissable/sensible : ainsi  $aRb$  est une relation réelle.

Et hoc contingit quodcumque duo extrema non sunt unius ordinis. Sicut sensus et scientia referuntur ad sensible et scibile, quae quidem, in quantum sunt res quaedam in esse naturali existentes, sunt extra ordinem esse sensibilis et intelligibilis, et ideo in scientia quidem et sensu est relatio realis, secundum quod ordinantur ad sciendum vel sentiendum res ;

$bRa$  :  $b$ , en revanche, en tant que tel, ne se rapporte pas à  $a$  ; *prises en elles-mêmes*, en tant que choses de la nature, réalités physiques (qui existent indépendamment du fait qu'elles sont connues ou pas, perçues ou pas), les *choses* qui sont connaissables et sensibles sont extérieures au domaine de la cognition (elles ne dépendent pas d'elle pour être). Dans le connaissable et le sensible il n'y a donc pas de relation réelle à la science et au sens, mais une simple relation de raison, en tant que l'intellect les perçoit comme les termes des relations internes à la science et au sens :  $bRa$  n'est donc pas une relation réelle.

... sed res ipsae in se consideratae, sunt extra ordinem huiusmodi. Unde in eis non est aliqua relatio realiter ad scientiam et sensum ; sed secundum rationem tantum, in quantum intellectus apprehendit ea ut terminos relationum scientiae et sensus.

La relation  $R3$  est donc réelle en  $a$ , et non réelle en  $b$ , c'est-à-dire qu'elle se compose de deux propriétés monadiques différentes, l'une réelle, l'autre de raison, chacune interne à son *relatum* respectif. Ou plutôt : l'une interne à  $a$ , et l'autre... interne à rien (en tout cas pas à  $b$ ) – puisque c'est l'intellect qui appréhende les choses connaissables et sensibles *comme* connaissables et sensibles.

Pour mieux saisir la spécificité de  $R3$ , Thomas renvoie lui-même, comme Brentano le fera, au texte de *Métaphysique* V, dont il extrait LA formule caractérisant les *relata* dans ce type de relation : dans  $R3$ , les termes ' $b$ ' « ne sont pas dit “relativement” parce qu'ils se rapporteraient à d'autres [aux ' $a$ '], mais parce que d'autres [les ' $a$ '] se rapportent à eux ».

Outre, ce qu'on peut bien appeler la *relation intentionnelle*,  $R3$  peut être illustrée par l'exemple d'une colonne, qui est dite « à droite », parce qu'il y a un « animal » (autrement dit un « vivant doué de sensation »), à la droite duquel elle est et est perçue à l'instant  $t$ . Dans ' $b$  est à droite de  $a$ ', 'être à droite' n'est pas « réellement » dans  $b$  (ce n'est pas une propriété *interne* de la colonne), mais bel et bien et seulement dans  $a$  (pour qui la colonne « est à sa droite »).

Unde philosophus dicit, in V Metaphys., quod non dicuntur relative eo quod ipsa referantur ad alia, sed quia alia referuntur ad ipsa. Et similiter dextrum non dicitur de columna, nisi in quantum ponitur animali ad dextram, unde huiusmodi relatio non est realiter in columna, sed in animali.

L'exemple de la colonne est adapté du *De Trinitate*, 5, de Boèce, où il est question de deux personnes : selon Boèce, qui étend à toute relation (au sens aristotélicien de  $\pi\rho\acute{o}\varsigma\ \tau\iota$ ) le diagnostic que Thomas réserve à  $R3$ , la prédication relative ne change rien (n'ajoute rien, ne retire rien) à la chose dont elle est prédiquée – *a fortiori* quand les prédicats relatifs à une seule et même chose varient en fonction des changements réels subis dans une autre. A peu de chose près, c'est la définition d'un *Changement cambridgien* : si je m'approche d'un ami par la gauche, il sera à (ma) droite ; si je viens par la droite, il sera à (ma) gauche. Au bout du compte, j'aurai fait quelque chose, mais il ne lui sera rien arrivé <sup>1</sup>.

C'est le même type de situation que décrit le *De Trinitate* d'Augustin quand exposant la distinction entre les accidents relatifs « qui adviennent avec un changement dans leur sujet » et ceux qui se produisent sans présupposer ou impliquer un tel changement, il oppose l'amitié et l'appréciation d'un bien, en montrant : 1° qu'un individu  $a$  ne peut commencer d'être et d'être dit *ami* [de  $b$ ], sans commencer d'aimer  $b$  (ami et aimer allant de pair ontologiquement et

1. Cf. Boèce, *De Trinitate*, cap. 5, Stewart-Rand, p. 26-27. Pour plus de détails, cf. A. de Libera, « Dénomination extrinsèque et “changement cambridgien”. Éléments pour une archéologie médiévale de la subjectivité », in K. Emery, Jr., R.L. Friedman & A. Speer (éd.), *Philosophy And Theology In The Long Middle Ages : A Tribute To Stephen F. Brown*, Leiden, E.J. Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 105), 2011, p. 451-470.

linguistiquement) : tandis que 2° une pièce de monnaie *b* ne subit aucun changement quand elle devient et est dite ‘prix de *a*’<sup>1</sup>.

Bref, avec *R3*, on dispose d’un type de relation où une chose devient ou cesse d’être connue en vertu des états intentionnels d’un connaissant – une relation telle que :

$aR^3b$  : *a*, le connaissant, a une relation réelle à *b*, le connaissable, & le sensible *b* a une relation de raison à *a* & *b* acquiert une relation à *a* du fait d’un changement dans les propriétés de *a*.

C’est cette relation qui caractérise la relation intentionnelle dans la *Deskriptive Psychologie*.

\*  
\* \*

L’acte de penser est donc caractérisé par une double relation. Mais aussi par une double asymétrie : l’asymétrie ontologique de l’acte, qui est réel, et de l’objet immanent, qui ne l’est pas ; l’asymétrie entre ce qui arrive au pensant quand il pense, à savoir : quelque chose, un changement réel, et ce qui arrive au pensé quand il est pensé : à savoir rien, puisque, en toute rigueur, dire que ‘*b est pensé*’ est un énoncé qui, dans les termes de *Métaphysique V*, renvoie à *a* en tant qu’il pense ‘*b*’, plutôt qu’à *b*. En disant que ‘*b est pensé*’ on dit cependant bien quelque chose – à savoir qu’il y a un événement, que cet événement est un événement de penser, et non pas, par exemple, de vouloir, ou de désirer, et qu’il a pour parties « distinctionnelles » *a* et *b* – et non pas *a* et *a* ou *a* et *c*. Le statut de cet événement est entièrement conçu du côté de *a* : c’est un *geistiges Inhaben* (*mental holding*), où ce qui a mentalement est réel, et ce qui est eu mentalement ne l’est pas.

Dans un texte du *Nachlaß*, consigné sous la rubrique PS 86, commencé le 4 et achevé le 7 septembre 1901, traduit sous le titre *Psychognostic Sketch* (DP [146], 155), Brentano donne une série de synonymes inscrivant cet « avoir » dans une série commençant à Descartes, et insiste sur le fait que *la relation psychique par excellence* est celle du *Gegenständlichhaben* et du *Gegenständlichsein*, entendus comme les deux pôles de l’activité psychique.

On dira : la relation *de* l’âme, plutôt que la relation *psychique*, une relation où l’un des termes est un avoir (– *haben*), et l’autre un être (– *sein*), et où pourtant le terme qui est dit « être », à savoir : l’objet, est dit ailleurs « irréel, immanent, in-existant » et même, ici ou là, non-existant : telle est bien, si l’on ose dire, la *relation d’un seul*, et non la *relation de deux*.

L’évolution de Brentano se fait suivant une ligne précise : l’analyse de cette relation *de* l’âme. On connaît la fin de l’histoire : il abandonne la théorie de l’inexistence intentionnelle pour cause de réisme. Je pense qu’il vaudrait mieux dire qu’il modifie sa théorie de la relation de l’âme dans un sens inclinant au réisme, puis en faisant partie intégrante, mais que ses modifications étaient appelés par les caractéristiques mêmes de ses premières théories sur l’inexistence intentionnelle, et qu’elles ont revêtu la forme d’une marche progressive, constante et raisonnée vers l’adverbialisme. Selon ma lecture, le réisme de Brentano survient sur l’adverbialisme. Les deux théories ne s’impliquent pas *a priori*. Elles sont intriquées *chez* lui. C’est une caractéristique de sa pensée.

L’intrication du réisme et de l’adverbialisme est évidente, quand on regarde certains résumés de la « crise de l’immanence ».

Brentano was later to reject [his] doctrine of intentional inexistence, or mental holding (*geistiges Inhaben*). According to his final view, the statement ‘There is something which is being thought (*ein Gedachtes*)’ is an improper formulation of ‘There is a thinking-thing (*ein Denkendes*)’ ; statements ostensibly about immanent objects are actually statements only about the thinker who may be said to

---

1. Voir *La Quête...*, p. 387-393. Dans cette épistémé, le *champion toutes catégories* du changement cambridgien est évidemment Dieu, pour lequel l’ensemble du dispositif théorique est mis en place. C’est le cas, clairement, dans le texte époqual d’Augustin *De Trinitate*, V, XVI, 17, BA 15, p. 464-467, analysé par I. Rosier-Catach, *La Parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Éd. du Seuil (Des Travaux), 2004, p. 105-112.

have those objects. According to this final view, there are no insubstantial entities ; everything is an *ens reale* <sup>1</sup>.

Naturellement, la thèse selon laquelle il n'y a d'*ens* que réel, implique un fantastique coup de rasoir éliminant tout ce qui relève de l'*innerlich Gegenständliches*, de l'*Inwohnendes*, et du *geistiges Inhaben*. Mais l'adverbialisme est un moyen tout aussi puissant de faire l'économie des objets intentionnels, et de leurs métastases meinongiennes. A partir de là, mon raisonnement est simple : la conversion au réisme est tardive ; la montée vers l'adverbialisme est ancienne et continue. Brentano a adopté le réisme contre certains (beaucoup) de ses « élèves » ; il a développé la théorie adverbiale organiquement, à partir de ses premières intuitions. Que les deux théories se soient rejointes, et de manière cohérente est une chose. L'ancienneté de la tendance à l'adverbialisme en est une autre. Dans tous les cas, *il y a une continuité véritable dans la pensée de Brentano*.

\*  
\* \*

Le Brentano réiste défend une théorie non propositionnelle du jugement, liée au rejet des propositions, des états de chose et des contenus de jugement. R. Chisholm décrit cette théorie sur la base de deux théorèmes fondamentaux : 1. il y a deux types de jugements, affirmatif et négatif ; 2. les seuls termes requis pour formuler de tels jugements sont des termes dits « authentiques », à savoir des termes qui, s'ils réfèrent (référaient) à quelque chose réfèrent (réferraient) à des *entia realia*. Par « terme authentique » on entend donc tout terme correspondant à ce que stipule la formule suivante, qui en distingue les diverses classes :

If *T* is a genuine term, then : (i) *non-T* is a genuine term ; (ii) *T-acceptor*, *T-rejector*, *correct-T-acceptor*, and *correct-T-rejector* are genuine terms ; (iii) *part-of-T* is a genuine term ; and (iv) if *R* is a genuine terme, the following are genuine terms : (a) *T-which-is-R*, (b) *T-and-R*, and (c) *T-or-R*.

Pour ce qui nous occupe, l'originalité la plus évidente de la théorie non propositionnelle du jugement est l'introduction de *T-acceptors* et de *T-rejectors* (et *a fortiori* de *correct-T-acceptors*, et de *correct-T-rejectors* – étant entendu que s'il y a des *T*, tous les *T-acceptors* sont des *correct-T-acceptors*). Comme l'explique Chisholm :

The term “acceptor” will be used to refer to a person who makes a positive judgment and the term “rejector” [...] to refer to a person who makes a negative judgment. Since “horse” is a term, “horse-acceptor” will refer to a person who makes a positive judgment with respect to horses. Such a person would be described in our ordinary propositional locution by saying he “believes that there are horses”, but in Brentano’s terms he would be one who “accepts horses”, or more simply a “horse-acceptor”. The term “horse-rejector”, analogously, would refer to one who makes a negative judgment with respect to horses. We would describe such a person in our ordinary propositional locution as one who believes that there are no horses <sup>2</sup>.

Ce sont les premiers ingrédients de ce que nous appelons « théorie adverbiale » du jugement, mais d'autres ingrédients, tout aussi nécessaires, sont la distinction entre mode direct et mode latéral, et le recours à la notion de détermination extrinsèque. La *denominatio extrinseca* concentre maintes questions soulevées par la situation de Brentano dans la tradition ou le sens et la portée de sa propre évolution. Un argument en faveur de cette thèse est d'ordre archéologique : la place occupée dans l'histoire de la philosophie par la thèse de Thomas Reid sur la perception (notée ici \*TP), articulant action immanente et dénomination extérieure. On peut la résumer ainsi :

---

1. Cf. *Descriptive...*, « Introduction », p. XX.

2. R. Chisholm, « Brentano’s Nonpropositional Theory of Judgment », *Midwest Studies In Philosophy*, Volume 1, Issue 1, September 1976, p. 91 [91-95 pour l'ensemble de l'article].

\*TP Quand nous percevons, ni les objets n'agissent sur l'esprit [\*TP<sub>1</sub>] ni l'esprit n'agit sur les objets [\*TP<sub>2</sub>]<sup>1</sup>.

La thèse de Reid (\*TP<sub>1</sub>) affirmant que l'être-perçu « n'implique ni une action ni une qualité dans l'objet perçu » avait été largement esquissée dans la première objection de Caterus à la preuve cartésienne de l'existence divine, fondée, comme on le sait, dans la III<sup>e</sup> *Méditation*, sur la réalité objective de l'idée de Dieu<sup>2</sup>. Comme l'a montré D. Moran, on peut jusqu'à un certain point dire que « Brentano fait revivre le débat Descartes-Caterus » : qu'il le « rejoue » (en faisant revivre le débat entre l'interprétation thomiste et l'interprétation scotiste de la « réalité objective »)<sup>3</sup>. Selon lui, le concept d'objectivité immanente chez le premier Brentano s'accorde pleinement avec la position cartésienne et scotiste : « The early Brentano's concept of immanent objectivity agrees closely with the Cartesian or Scotist view », tandis que sa thèse ultérieure correspond à celle de « Caterus, le thomiste », « pour qui les pensées n'ont pas de statut ontologique » (« His later position mirrors that of Caterus the Thomist, who held that thoughts have no ontological status at all »).

Je partage cette interprétation, mais je n'en tire pas le même diagnostic. Selon Moran, Brentano « n'est pas allé plus loin que les concepts ni même que le langage » des protagonistes « de cette dispute » de l'Âge classique : « the point is : Brentano did not progress beyond the concepts or even the language of this seventeenth-century dispute ». Moran souscrit globalement au diagnostic de Ryle pour qui « Brentano offered merely a psychologist's amendment to the "way of ideas" »<sup>4</sup> : il combine quelques reformulations linguistiques neuves, « adverbiales », permettant d'évacuer certaines « entités métaphysiques inutiles », et « une version réiste » de la thèse *aristotélicienne* « plus classique », « faisant des pensées des états accidentels d'une substance, le penseur »<sup>5</sup>. Je trouve ce verdict sévère. Je préfère soutenir que le dernier Brentano s'inscrit dans une tradition qui *a parte ante* va d'Ockham à Reid<sup>6</sup>, et *a parte post*, mène au Changement Cambridgien : une tradition articulée, notamment, sur \*TP<sub>1</sub>.

1. Cf. *Essays on the Intellectual Powers of Man*, chap. xiv : « Reflections on the common theory of ideas », Edinburgh, Printed for John Bell, and G.J.J. & J. Robinson, London, 1785, p. 204 : « When we say that one being acts upon another, we mean that some power or force is exerted by the agent which produces, or has a tendency to produce, a change in the thing acted upon. If this be the meaning of the phrase, as I conceive it is, there appears no reason for asserting that, in perception, either the object acts upon the mind or the mind upon the object. »

2. Voir, sur ce point, A. de Libera, *La Quête...*, p. 310-323.

3. Cf. D. Moran, « The Inaugural Address : Brentano's Thesis », *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, Vol. 70 (1996), p. 8 : « Frequently Brentano refers to Descartes' distinction between objective and formal reality in explanation of the status of the intentional object. In fact Brentano is replaying a debate which took place between Descartes and his Thomist critic, Fr. Caterus, a debate between the Scotistic and Thomistic interpretations of *realitas objectiva*. Indeed, the terminological similarities between Brentano and Descartes strikingly demonstrates Brentano's debt to what I call the Scholastico-Cartesian tradition. »

4. G. Ryle, « Intentionality-Theory and the Nature of Thinking », in R. Haller (éd.), *Jenseits von Sein und Nichtsein*, Graz, Akademische Druck-und Verlagsanstalt, 1972, p. 10.

5. D. Moran, « The Inaugural Address... », p. 9 : « Speaking of mental entities as existing in themselves, for the later Brentano, is merely a convenient linguistic fiction [...] akin to the manner in which mathematicians effortlessly talk about different kinds of number, e.g., negative or imaginary numbers [...] without any ontological commitment. Brentano in fact combines certain linguistic redescrptions which dissolve the embarrassing ontological superfluities, with a reist version of a more classical Aristotelian account where thoughts are accidental states of a substance, the thinker. Brentano's linguistic settlement of the ontological issue, what we might call his 'adverbial view', is not without its own daunting problems, however. »

6. Le rapport Brentano-Reid est peu étudié. Les meilleures contributions ont trait à la conscience. C'est, notamment, sous leur double patronage qu'un Keith Hossack place ce qu'il appelle la « thèse de l'identité ». La thèse de l'identité (*Identity Thesis*) a, selon lui, été introduite par Reid pour la sensation, puis généralisée par Brentano à tous les états de conscience. Cf. K. Hossack, « Self-Knowledge and Consciousness », *Proceedings of the Aristotelian Society, New Series*, Vol. 102 (2002), p. 163-181, spéc. p. 163 : « The Identity Thesis, proposed by Reid for the case of sensations, and extended by Brentano to conscious states generally, says that a state is conscious iff it is identical with introspective knowledge of its own instantiation ». En d'autres mots, selon l'*Identity Thesis* : « ... one's introspective self-knowledge of a mental state is consciousness of that state, which is simply being in the state. » Bref : « ... according to Reid, the pain is identical with feeling the pain, which is identical with being conscious of the pain, which is identical with knowing of the pain, which is knowledge. » La généralisation brentanienne de la

Dans son *Commentaire des Sentences*, en effet, le « Vénérable Débutant » critique ceux qui imaginent faussement que « du fait qu'une pierre est intelligée, elle acquiert pour elle-même un certain être – un être diminué » ou « atténué ». C'est, dit-il, manifestement faux. La « couleur qui est dans le mur » en face de moi « n'acquiert rien », que ce soit « diminué » ou « complet », « parce que je la vois »<sup>1</sup>. Même dans le cas où le « voyant » est Dieu, il en va de même. « La pierre n'acquiert aucun être, diminué ou complet, du fait que Dieu l'intelligé » La même analyse s'applique à nos désirs. Une chose future « n'acquiert rien du seul fait que je la désire »<sup>2</sup>. L'objet de mon désir, « n'a rien de plus, du fait qu'il est désiré par moi, que ce qu'il avait avant ». Il n'en est pas moins *dénommé* véritablement comme « désiré », de même que la blancheur, dès lors qu'il y a vision, peut véritablement être *dénommée* « vue ». De même, du fait que la créature a de l'être (qu'elle est créée), Dieu n'acquiert rien : il n'a pas lui-même un être nouveau, ni diminué ni complet – pourtant il est dit véritablement et est *créant*, alors qu'avant que la créature soit, il ne l'était pas<sup>3</sup>.

Dans tous les cas mentionnés par Reid et Ockham, un de deux relatifs subit un changement réel, tandis que son corrélatif ne subit, si l'on peut dire, qu'un Changement Cambridgien. C'est cette asymétrie que capte la notion de *denominatio extrinseca*. Selon moi, c'est elle qui a retenu l'attention croissante de Brentano, dans la démarche qui l'a conduit du conceptualisme au réisme. C'est elle que l'on retrouve, en filigrane, derrière la notion centrale de « détermination relative » (*relative Bestimmung*).

La notion de *denominatio extrinseca* intervient fréquemment dans l'oeuvre de Brentano, mais c'est dans la *Kategorienlehre* qu'elle est le plus massivement représentée. Et c'est aussi là qu'abordant l'identification de la dénomination extrinsèque avec l'étant par accident d'Aristote, il évoque le cas, pour nous décisif, de la pensée et du pensant.

\*

\* \*

La question directrice est : qu'est-ce qu'une détermination relative ? Comme souvent Brentano répond par un exemple : qui pense une détermination relative *in recto* se représente toujours en même temps autre chose *in obliquo*. Celui qui pense à un *voyant* pense aussi latéralement à un *coloré*, qui est vu par le voyant. Si ce qui est représenté *in recto* est une détermination relative « qui a une signification réelle pour la substance », la détermination

---

thèse de Reid consiste à soutenir « that any conscious state is identical with knowledge of its own occurrence », ou (p. 175) « that any conscious state is identical with knowledge of its own instantiation and that this is in fact the criterion of whether a state is conscious ». Sur la distinction reidienne entre sensation et perception, cf. Th. Reid, *An inquiry into the human mind : on the principles of common sense*, chap. VI (*Of Seeing*), sect. XX (*Of Perception in general*), Edinburgh, Bell & Bradfute, 1810, p. 361 : « The same mode of expression is used to denote sensation and perception; and, therefore, we are apt to look upon them as things of the same nature. Thus, I feel a pain; I see a tree : the first denoteth a sensation, the last a perception. The grammatical analysis of both expressions is the same : for both consist of an active verb and an object. But, if we attend to the things signified by these expressions, we shall find that, in the first, the distinction between the act and the object is not real but grammatical; in the second, the distinction is not only grammatical but real. »

1. Guillaume d'Ockham, *In I Sent.*, d. 36, q. un., *Opera theologica* IV, p. 550 : « Dico igitur quod omnia talia argumenta procedunt ex falsa imaginatione. Imaginantur enim quod per hoc quod lapis intelligitur, aliquid esse – quasi quoddam esse diminutum – sibi acquiritur, quod est manifeste falsum. Nam per hoc quod ego video colorem in pariete, nihil acquiritur, nec diminutum nec perfectum, ipsi colori. »

2. Cf. Guillaume d'Ockham, *In I Sent.*, d. 36, q. un., p. 550 : « Eodem modo per hoc quod Deus intelligit creaturam vel lapidem, nullum esse, nec diminutum nec perfectum, acquiritur ipsi lapidi. Similiter per hoc quod appeto aliquid futurum, illi nihil acquiritur, ita nec per hoc quod Deus intelligit lapidem. » Sur ce texte, cf. L. Renault, « La réalité objective... », p. 36.

3. Guillaume d'Ockham, *Ibid.*, p. 550 : « Similiter desideratum, ex hoc quod desideratur a me, nihil habet quod prius non habuit. Et tamen sicut posita visione vere potest denominari per intellectum componentem ipsa albedo quod est visa, et illud futurum vere dicitur desideratum, ita existente cognitione divina vere lapis intelligitur, et tamen nihil reale acquiritur lapidi, nec esse diminutum nec perfectum. Sicut per hoc quod creatura habet esse, nihil Deo acquiritur, nec habet aliquid esse de novo, nec diminutum nec perfectum, et tamen vere dicitur et est Deus modo creans et prius non erat creans. »

corrélative peut sans problème être une simple dénomination extrinsèque. Pensant et pensé sont les exemples parfaits de ce type de corrélation ontologiquement asymétrique, de bons exemples, version brentanienne, de \*TP<sub>1</sub>. Le pensé est le corrélat(if) du pensant. La chose pensée *ne subit aucun changement*, aucune transformation du seul fait qu'elle est pensée. Elle n'a pas même besoin d'être pour être pensée. De même, et ce serait, toutes proportions gardées, l'équivalent brentanien de \*TP<sub>2</sub>, un agent *ne subit aucun changement* du seul fait qu'il agit, et de même que le pensé n'a pas besoin d'exister pour être pensé, un agent n'a pas besoin d'exister pour continuer de produire un effet. Ce type de corrélat(if)s est ce que la tradition entend par *denominationes extrinsecae*<sup>1</sup>.

Installée aux confins de la paronymie aristotélicienne et de la « connotation » médiévale, la dénomination extrinsèque brentanienne, avec les distinctions qui l'accompagnent, dont celle, fondamentale, des modes *in recto* et *in obliquo*, donne à son réisme une profondeur de champ, qui oblige à s'interroger sur la réalité ou, au moins, sur l'étendue et la portée de la rupture intervenue, dit-on, lors de la « crise de l'immanence ».

\*  
\* \*

Ceci nous conduit au débat Sauer-Chisholm. L'idée de relation semble impliquer un couple de choses ordonné et un prédicat à deux places (dyadique) tombant sur chaque membre du couple, autrement dit une structure de type *aRb* où *a* et *b*, les membres du couple ordonné <*a*, *b*> entretiennent la relation exprimée par le prédicat dyadique<sup>2</sup>. Est-ce là le type de relation évoqué par la *Deskriptive Psychologie* ? Non, répond Sauer. L'attribuer à Brentano, c'est non seulement lui faire violence, mais c'est aussi, et d'abord, faire l'impasse sur la dimension fondamentalement aristotélicienne de sa théorie des « états de chose relationnels ».

Tout se ramène à une question à la fois simple et difficile : de quoi Aristote parle-t-il ? La réponse est claire : il parle de *relatifs*. Il parle du *pros ti*, de ce qui « se rapporte à quelque chose » d'autre. L'allemand donne à entendre une idée de comportement orienté, que l'on retrouve dans le latin « *se habere ad* » (= se rapporter à, se comporter vis-à-vis de). Soit l'exemple d'Aristote : le fait que Simmias est plus grand que Socrate. Dans la vue courante, Simmias (= *a*) et Socrate (= *b*) sont deux *relata*, les membres d'un couple ordonné <*a*, *b*> concernés par le prédicat dyadique '... est plus grand que...', installant Simmias dans la relation *ÊTRE plus grand que* Socrate<sup>3</sup>. Dans l'ontologie d'Aristote, ces deux *relata* sont des substances. Ce ne sont pas des relatifs comme le sont 'plus grand' et 'plus petit' ou 'maître' et 'esclave' –

1. *Kategorienlehre*, éd. Kastil, Leipzig, Meiner, 1933<sup>1</sup>, p. 237-238 : « Vielleicht ist das *ens per accidens* des Aristoteles ganz mit der *denominatio extrinseca* zu identifizieren. Fragt man, was eine relative Bestimmung im Unterschiede von einer absoluten sei, so ist zu antworten, wer eine relative Bestimmung in *recto* denkt, stellt immer auch etwas in *obliquo* vor. So denkt einer, der einen Sehenden denkt, in *obliquo* auch ein Farbige, das von diesem gesehen wird. Wenn das in *recto* Vorgestellte eine relative Bestimmung ist, welche für eine Substanz reale Bedeutung hat, so kann die korrelative Bestimmung eine bloße *denominatio extrinseca* sein. So ist z.B. das Korrelat des Denkenden das Gedachte, und an dem Ding wird dadurch, daß es gedacht wird, nichts geändert ; ja es braucht nicht einmal zu sein, um gedacht zu sein. Ähnliches gilt vom Wirkenden, das dem Leidenden als Korrelat entspricht. Am Wirkenden ändert sich nichts, insofern es wirkend ist, und ein Nachwirkendes braucht selbst gar nicht zu sein, wenn es nachwirkt. So sind denn hier die Korrelate *denominationes extrinsecae*. »

2. Rappelons que <*a*, *b*> est la représentation du couple ordonné de deux éléments *a* et *b*, et que l'on représente par {*a*, *b*} le couple non ordonné. La caractéristique du couple ordonné est que si <*a*, *b*> = <*c*, *d*>, alors *a* = *c* et *b* = *d*.

3. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 21 : « Wenn wir von relationalen Sachverhalten sprechen, so denken wir an etwas von der Form *aRb* : an ein geordnetes Paar von Dingen und ein zweistelliges Prädikat, das auf die Paarglieder zutrifft, so daß das eine zum anderen in der von dem zweistelligen Prädikat ausgedrückten Beziehung steht. Diese Sichtweise auf Brentano zu übertragen, heißt aber, den Aristotelischen Hintergrund seines Denkens über relationale Sachverhalte zu ignorieren. Aristoteles spricht vom *Relativen*, dem *pros ti* als dem zu etwas sich Verhaltenden, wie Brentano übersetzt (*Kategorienlehre*, p. 166). Nehmen wir den Sachverhalt, daß Simmias größer ist als Sokrates. Wie wir über Relationen zu denken gewohnt sind, sind Simmias und Sokrates die betreffenden *Relata*, d.h. die Glieder eines geordneten Paares, auf welche das zweistellige Prädikat, 'ist größer als' zutrifft, so daß Simmias in der Beziehung des Größer-Seins zu Sokrates steht. »

de fait, ces derniers sont définis par le fait que chacun a son corrélatif. Comme l'écrit Aristote dans les *Catégories* :

... tous les relatifs ont leurs corrélatifs : par exemple, l'esclave est dit esclave du maître, et le maître, maître de l'esclave ; le double, double de la moitié, et la moitié, moitié du double ; ce qui est plus grand, plus grand que son plus petit, et ce qui est plus petit, plus petit que son plus grand. Il en est de même de tous les autres relatifs <sup>1</sup>.

Socrate et Simmias sont des substances, mais précisément, argue Sauer, selon Brentano, Aristote admet à titre de propriétés relationnelles des PRÉDICATS MONADIQUES tels que '... est-plus grand que Socrate' et '... est-plus petit que Simmias', qui sont prédicables en vérité, le premier de Simmias, le second, de Socrate, ce qui veut dire qu'on a affaire là à des entités « pour qui être n'est rien d'autre que se rapporter d'une quelconque manière à autre chose » (la définition des relatifs *secundum esse* [8a32]), à savoir : à un 'plus grand-que-Socrate' qui, du point de vue du sujet, est Simmias, et à un 'plus petit-que-Simmias' qui, du point de vue du sujet, est Socrate, autrement dit à un relatif et à son corrélat, à de vrais relatifs donc, qui sont naturellement simultanés (si la moitié existe, le double existe) et s'anéantissent réciproquement (s'il n'y a pas de double, il n'y a pas de moitié ; s'il n'y a pas de moitié, il n'y a pas de double [7b15-22]) <sup>2</sup>.

Il y a cependant une exception, qui nous concerne au premier chef. Ce qui vaut pour les relatifs authentiques que sont le double et la moitié ou le maître et l'esclave ne vaut pas pour la relation intentionnelle, la relation de pensée : dans ce cas, en effet, seul un des membres du couple est un vrai relatif, le pensant, tandis que le second, ici, le pensable, ne l'est « que de nom », le terme '*pensable*' appliqué à *x* indiquant seulement « qu'il y a une pensée de *x* », si l'on en croit ce que dit la *Métaphysique* <sup>3</sup>.

Ce point est fondamental. On y rejoint en effet les thèses de la *Métaphysique*, V, 15, 1021a26 *sq.*, évoquées plus haut. La différence entre les deux types de relatifs est plus claire, sans doute, dans les *Catégories* que dans la *Métaphysique*. En 7b20 *sq.* Aristote la pose sans équivoque : dans le cas du pensable ou du connaissable, on a affaire à des relatifs qui ne sont pas naturellement simultanés, et qui ne s'anéantissent pas réciproquement :

Pendant il n'est pas vrai, semble-t-il bien, que dans tous les cas, les relatifs soient naturellement simultanés. En effet, l'objet de la science peut sembler exister antérieurement à la science, car le plus souvent c'est d'objets préalablement existants que nous acquérons la science : il serait difficile, sinon impossible, de trouver une science qui fût contemporaine de son objet. En outre, l'anéantissement de l'objet entraînerait l'anéantissement de la science correspondante, tandis que l'anéantissement de la science n'entraîne pas l'anéantissement de son objet. En effet, l'objet de la science n'existant pas, il n'y a pas de science (car il n'y aura plus rien à connaître), mais si c'est la science qui n'existe pas, rien n'empêche que son objet existe (Tricot, p. 49-50)

Mêmes observations, même dissymétrie, dans le cas de la sensation. Bien que celle-ci soit définie comme *l'acte commun du sensible et du sentant*, le sensible est antérieur au sentant et à la sensation, tant au point de vue de l'anéantissement réciproque (« si le sensible disparaît, la

1. *Catégories*, 6, b29-32, Tricot, p. 46.

2. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 21-22 : « Aber unsere Relata sind Aristotelischen Kategorienschema *Substanzen* und keine Relativa. Solche sind vielmehr Größeres und Kleineres, Herr und Knecht und dergleichen (*Cat.* 7, 6a38-b2 ; b29-33). D. h. Aristoteles analysiert unseren Fall so, daß von den beiden *einstelligen* Prädikaten 'ist größer-als-Sokrates' und 'ist kleiner-als-Simmias' das erste von Simmias und das zweite von Sokrates wahr präzifizierbar ist, was weiters besagt, daß hier zwei Entitäten vorliegen, "für die zu sein dasselbe ist wie zu etwas irgendwie sich zu verhalten" (8a32) ; nämlich ein Größeres-als-Sokrates, das dem Subjekt nach Simmias, und ein Kleineres-als-Simmias, das dem Subjekt nach Sokrates ist : Hier haben wir das Relative und sein Korrelat, von denen Aristoteles sagt, was dann Brentano wieder geltend machen wird, nämlich daß sie sich der Existenz und der Erkenntnis nach gegenseitig involvieren (7b 15-22 ; 8a35-b 15). »

3. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 22 : « Bei der Koexistenzbedingung kannte Aristoteles freilich eine Ausnahme, eben die Denkbeziehung (7b22-8a12), bei der nach *Met Δ. 15* nur das eine Glied des Korrelatenpaares, das Denkende, ein genuines Relatives, das zweite hingegen mehr nur dem Namen nach ein solches ist, "denn das Denkbare (*dianoëton*) bezeichnet, daß es ein Denken von ihm gibt" (1021a31). »

sensation disparaît, tandis que si c'est la sensation, le sensible ne disparaît pas, car la sensation s'exerce *sur un corps* et *dans un corps* »<sup>1</sup>) qu'à celui de la simultanéité naturelle<sup>2</sup>. En somme, le connaissable et le sensible sont des relatifs *secundum dici*, car ils sont antérieurs à la science et à la sensation, leur disparition entraînant respectivement celle de la science ou de la sensation corrélatrice, mais pas réciproquement.

Résumons. Selon Sauer, dans le texte de la *Deskriptive Psychologie* daté des années 1890/1891, Brentano analyse les « états de chose relationnels » en deux relations : l'une entre deux *relata*, en l'occurrence deux substances, et deux *correlata*, existant seulement « dans un sens modifié ». Dans ce cadre, la relation intentionnelle joue entre deux substances, un « sujet » et un « objet », mais aussi entre deux corrélatifs, tous deux existants, dont l'un est l'acte de conscience, et l'autre « une PARTIE INSÉPARABLE DE CET ACTE », le « vu », le « représenté », bref « *das, worauf er [der Bewußtseinakt] gerichtet ist* ». Ce *worauf* est le CORRÉLATIF de l'acte de conscience : ce n'est pas l'OBJET lui-même. Le corrélatif existe nécessairement. L'objet, non. Le centaure, la licorne en sont la preuve.

Les tenants de la « Kraus-Chisholm Deutung » confondent corrélatifs et *relata* : « Es ist [...] leicht, das *hinter der ontologischen Deutung der Intentionalitätsthese* beim vorreistischen Brentano stehende *Mißverständnis* herauszustellen : *Es ist einfach die Verwechslung der Korrelate mit den Relata* »<sup>3</sup>. La racine de cette erreur est qu'ils ne tiennent pas compte de la dimension authentiquement aristotélicienne de la théorie brentanienne de la relation intentionnelle. Suivant *Métaphysique*, V, 15, 1021a26 *sq.*, le Brentano de Sauer fait éclater l'analyse ontologique de la forme *aRb* en deux paires de corrélatifs : *a(Rb)* et *b(R\*a)* ou *R\** est la converse de *R* et (*Rb*) et (*R\*a*), les « formes de détermination monadique » de *a* et *b*. Ce schéma, cependant, et c'est là le point décisif, ne s'applique pas à la « relation de pensée », il ne vaut pas pour la relation *noétique*. De fait, si l'on représente le pensant par *a(Rb)* et le pensé par *b(R\*a)*, on voit que, si l'on admettait le parallélisme, le prédicat représenté par (*R\*a*), à savoir : 'est-pensé-par-*a*' concernerait *b*, et exigerait dans tous les cas son existence. L'originalité de la relation *noétique* chez Aristote, ce qui fait sa singularité, son caractère exceptionnel, c'est que la forme du pensé n'est pas *b(R\*a)*, mais bien plutôt (*bR\**)*a*, où le prédicat est 'b-est-pensé-par', et concerne donc *a* : 'b-est-pensé-par' ne se distinguant de 'pense-*b*' que par la TRANSFORMATION PASSIVE. En somme, si (*bR\**)*a* est la forme authentique du pensé, cela veut dire, et rend immédiatement lisible, que *a(Rb)* n'implique pas l'existence de *b*<sup>4</sup>. Comme le souligne Sauer, (*bR\**) n'est qu'un *ens linguae*, un « être de langage », un être linguistique<sup>5</sup>. On peut sur cette base revenir sur la question de l'évolution de Brentano, et conclure.

1. *Catégories*, 7, 7b35-38, p. 50. Tricot (*ibid.*, n. 3) glose : « “Sur un corps” objet de sensation ; “dans un corps” sentant. » La sensation peut bien disparaître *dans le corps* sentant, le corps sensible, *sur lequel* elle portait, n'en demeure pas moins. Second argument sur le même thème, *Catégories*, 7, 7b38-8a5, p. 50-51 : « D'autre part, le sensible une fois détruit, le corps est détruit aussi (car le corps fait partie des sensibles), et si le corps n'existe pas, la sensation aussi disparaît. Aussi la destruction du sensible entraîne-t-elle celle de la sensation. Par contre, la destruction de la sensation n'entraîne pas celle du sensible : l'animal anéanti, la sensation est anéantie, tandis que le sensible subsistera ; ce sera par exemple le corps, la chaleur, le doux, l'amer, et toutes les autres choses qui sont sensibles. »

2. *Catégories*, 7, 8a5-12, p. 51 : « Autre preuve : la sensation est engendrée en même temps que le [sujet] sentant, car la sensation naît avec l'animal ; mais le sensible existe certes avant l'animal ou la sensation, car le feu et l'eau, et autres éléments de cette nature, à partir desquels l'animal est lui-même constitué, existent aussi avant qu'il n'y ait absolument ni animal, ni sensation. Par suite, on peut penser que le sensible est antérieur à la sensation. »

3. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 23.

4. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 22, n. 17 : « Anders gesagt : Die Form (*bR\**)*a* des Gedachten drückt aus, daß *a(Rb)*, wenn das Denkende repräsentierend, nicht die Existenz von *b* impliziert. »

5. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 22-23 : « In dieser Sicht des relationalen Sachverhalts zerlegt also die ontologische Analyse der Form *aRb* diese für einen Fall wie den, daß Simmias größer ist als Sokrates, das Korrelatenpaar *a(Rb)* und *b(R\*a)*, wobei *R\** konvers zu *R* ist und (*Rb*), (*R\*a*) die Formen der betreffenden monadischen Bestimmungen von *a* und *b* sind. Nun paßt das aber nicht für die Denkbeziehung, denn wenn wir *a(Rb)* das Denkende und *b(R\*a)* das Gedachte repräsentieren lassen, so würde von (*R\*a*) repräsentierte Prädikat 'wird-gedacht-von-*a*' auf *b* zutreffen und also die Existenz von *b* verlangt sein. Die Ausnahme, die die Denkbeziehung nach Aristoteles ist, stellt sich so dar, daß die Form des Gedachten vielmehr so etwas ist wie (*bR\**)*a*, was aber nur zum Prädikat 'b-wird-gedacht-von' führt, das sich bloß durch die sprachliche Passivform vom Prädikat 'denkt-b'

\*  
\* \*

Le Brentano réiste et le Brentano pré-réiste rejettent tous deux la thèse selon laquelle toute relation exige l'existence de deux *relata*. La singularité du Brentano de la dernière période est de poser que le *second corrélatif* de la « relation de pensée », « la partie inséparable de l'acte de conscience », le *Worauf*, n'est qu'une FICTION résultant d'un usage figuré du langage, pour ne pas dire d'un abus de langage : un *ens linguae*.

Cette nouvelle intervention d'une expression latine, pour le moins rare, montre à quel point Brentano se plaît à reprendre certains concepts de la Scolastique tardive. L'expression '*ens linguae*' n'est pas médiévale. Elle ne figure pas chez Thomas, ni chez aucun des grands scolastiques qui me sont accessibles. Pour autant que je puisse en juger, c'est une expression tardive, que l'on rencontre chez des auteurs comme le très anticartésien Juan Caramuel y Lobkowitz<sup>1</sup>, un des pères de l'ontologie moderne (et l'un des tout premiers introducteurs du mot lui-même, cinq ans avant Clauberger) ou son adversaire Giuseppe Polizzi. La formule '*ens linguae*' revient fréquemment chez Caramuel, d'abord, à un niveau général, dans la division tripartite des étants, *De entibus realibus, rationis & linguae*, mais aussi, et de manière pour nous plus intéressante, dans son impitoyable critique des *entia rationis*. Elle figure, notamment, dans un passage autobiographique de la *Metalogica*, évoquant des discussions à Vienne et à Louvain<sup>2</sup>. On la retrouve dans les *Disputationes* de Polizzi, toujours en liaison avec l'admission ou la non-admission d'êtres de raison<sup>3</sup>. Brentano lui-même emploie l'expression dans un important passage d'une lettre à Marty de 1906, où il rejette la thèse selon laquelle « ce qui est n'inclut pas seulement des choses, mais encore l'être ou le non-être des choses, ainsi qu'une légion, en fait, une infinité d'impossibilités ». Marty admet que l'être d'un arbre est lui-même quelque chose qui est, et doit admettre que le non-être de la montagne d'or « est », ou que l'impossibilité du cercle carré « est ». Pour Brentano, au contraire, il n'y a là qu'une « figure » du langage, un « abus » langagier qui mène à des fictions ontologiques, entraînant elles-mêmes des illusions sur nos propres activités psychologiques, en nous laissant croire que nous « jugeons affirmativement », et donc *affirmons* ou posons *quelque chose*, là où, en réalité, nous « nions quelque chose »<sup>4</sup>. L'*ens linguae* est donc un autre nom de ce que Marty et Brentano<sup>5</sup>

---

unterscheidet [17]. So ist (*bR\**) nicht mehr als nur ein *ens linguae*, als welches das Gedachte an der angeführten Aristoteles-Stelle jedenfalls implizit gefaßt wird. »

1. Sur ce thème, cf. D. Pastine, « Caramuel contro Descartes : obiezione inedita alle *Meditazioni* », *Rivista critica di storia della filosofia*, 27 (1972), p. 177-221.

2. Juan Caramuel y Lobkowitz, *Metalogica, disputationes de logicae essentiali, proprietatibus et operationibus continens*, Frankfurt am M., J. G. Schoenwetter 1654, p. 43 : « Viennae anno 1647, hanc Propositionem defendi, *Ens rationis, quod habeat tantum esse in intellectu, non datur*. Lovanii eandem pluribus propugnavi, & Doctores audivi se nihil aliud *Entis rationis* nomine, re bene discussa intelligere posse, quam quod nos *appellamus Ens linguae*. » Sur ce point, cf. J. Velarde, « La filosofía de Juan Caramuel », *El Basilisco*, número 15, marzo-agosto 1983, p. 27 : « Caramuel niega realidad a los entes de razón : es ésta una de las tesis fundamentales de su filosofía, y que aparece constantemente en sus obras filosóficas. Contra los tomistas, por ejemplo, que ponen el objeto de la Lógica en el ente de razón, insiste una y otra vez en que hablar de entes de razón es pura Logomaquia. Descartes afirma que se dan los entes de razón, y Caramuel le dice haber demostrado que no se dan las quimeras ni los entes de la razón; éstos son "*pura entia linguae nec ad mentem spectant*". » La citation anticartésienne est tirée des *Animadversiones in Meditationes Cartesianas, quibus demonstratur clarissime nihil demonstrari a Cartesio* de 1644 (cf. D. Pastine, « Caramuel contro Descartes ... », p. 191).

3. Cf. Giuseppe Polizzi, *Disputationes in universam philosophiam in tres tomos distributae*, tome I, Logica, Palermo, 1675 chez Domenico d'Anselmo, cité dans C. Dollo, *Modelli Scientifici e filosofici nella Sicilia Spagnola*, Naples, Guida Editori, 1984, chap. 4, « La filosofia della tradizione. Il sapere neutro », p. 121-122. La polémique avec Caramuel se lit en *Disputationes ...*, I, p. 152-153 et 174-180.

4. F. Brentano, *Die Abkehr...*, 1977, p. 172-173. Cf., sur ce point, L. Albertazzi, *Immanent Realism : An Introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer (Synthese Library, 333), 2006, chap. 6 (« Ficciones »), p. 218.

5. Cf. A. Marty, *Untersuchungen zur allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, M. Niemeyer, 1908, p. 330-331 ; F. Brentano, *Die Lehre vom richtigen Urteil*, F. Mayer-Hillebrand (éd.), Bern, Francke, p. 46-47, cités par L. Cesalli, « Martys philosophische Position innerhalb der österreichischen Tradition », *loc. cit.*

lui-même appellent ‘*ens elocutionis*’, à savoir, selon la formule de L. Cesalli : une « pseudo-entité résult[an]t d’une hypostase abusive effectuée à partir du langage et selon laquelle pouvoir être linguistiquement décrit ou nommé suffit à conférer une place dans l’ontologie ». Le mouvement dénoncé par Brentano correspond à la « pratique illégitime d’hypostase » analysée par Cesalli, lecteur de Marty, comme « principe de seule formulabilité (SF) », ainsi défini : SF<sub>def.</sub> : ‘*x* est un *ens elocutionis*’ = ‘la seule justification de *x* est de pouvoir être formulé’.

À l’objection que, « en imaginant », quelqu’un peut avoir « l’impossibilité du cercle carré » comme *objet de pensée*, Brentano répond que celui-ci « ne pense pas au cercle carré » (ou, si l’on préfère, qu’il ne pense pas le cercle carré), mais *procède comme le mathématicien* quand il recourt à des « fictions » (qualifiées d’*absurdes*) telles que les « quantités négatives », les « nombres irrationnels ou imaginaires », etc. On a ici affaire à un simple « être linguistique », *ens linguae*, qui devient une « fiction ayant un fondement dans la réalité », un *ens rationis cum fundamento in re*, entendant par là une fiction qui, certes, *n’a rien de véritable*, mais qui présente un lien si étroit avec la vérité qu’elle peut se montrer utile, en nous en favorisant l’accès<sup>1</sup>.

Confondant corrélatifs et *relata*, les tenants de l’*opinio communis* ne peuvent voir le ressort profond de l’évolution de Brentano. L’abandon du réquisit existentiel dans la théorie de la relation signifie admettre qu’il peut y avoir *des relatifs sans corrélat*. C’est là, selon Sauer, le grand changement qui résulte du virage réiste et de l’adoption de la distinction entre mode direct et mode oblique de la pensée. Avant ce virage, dès 1874, Brentano soutenait seulement qu’il y avait *des relatifs sans couple de relata* – comme dans le cas du centaure, où n’existe que le ‘*pensant-au-centaure*’<sup>2</sup>.

Si l’on veut marquer les étapes par lesquelles est passée la théorie brentanienne de l’acte de pensée comme théorie relationnelle de l’acte, on peut, suivant Sauer, distinguer :

1. Initialement, l’acte de penser est, pour Brentano, un véritable relatif, parce qu’il a un corrélat non réel
2. Vers la fin de la période préreïste, ce n’est *plus un relatif au sens propre, et pour la même raison* : son corrélat est non réel
3. Dans les premiers temps de la période réiste, l’acte de penser n’est *absolument pas* un relatif
4. Dans la phase la plus mûre du réisme, sur la base de la distinction entre *mode direct* et *mode latéral*, l’acte de penser redevient un relatif,
  - 4.1. d’abord, en un sens impropre,
  - 4.2. puis, au sens propre,
  - 4.3. ce qui coïncide avec la thèse que le pensé est un simple « être linguistique » (*ens linguae*),
  - 4.4. autrement dit, selon Brentano, avec la thèse authentique d’Aristote<sup>3</sup>.

Aucun de ces changements n’affecte la conception de la « structure interne de l’acte de penser » ni l’équation qui, en un sens résume à elle seule la théorie que j’appelle « adverbiale » de la pensée : « Wer sagt, ein A-Denkender sei und ein gedachtes A sei, sagt ganz und gar

1. Sur l’*ens linguae* et l’*ens elocutionis* chez Brentano, voir Th. Kobusch, *Sein und Sprache. Historische Grundlegung einer Ontologie der Sprache* («II. Der Seinsmodus des Gedachten als solchen. b). Das Gedankending in der Philosophie Franz Brentano»), Leiden, E.J. Brill (Studien zur Problemgeschichte der antiken und mittelalterlichen Philosophie, 11), 1987, p. 278.

2. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 24 : « Wurde oben gesagt, es sei der charakteristische Zug der Relationenlehre des späten Brentano, daß sie für das Bestehen einer Beziehung nicht die Existenz zweier Entitäten verlange, so sehen wir genauer, wie das zu verstehen ist : nämlich so, daß es *Relativa ohne Korrelat geben kann*. Von Brentanos eigenem Standpunkt her ist *das* die große Änderung nach der reïstischen Wende und der Unterscheidung von *Modus rectus* und *Modus obliquus* des Denkens. Was er dagegen schon immer gehabt hatte, waren *Relativa ohne ein Paar von Relata* : eben die intentionalen Relativa wie das Zentaur-Denkende oder jede äußere Wahrnehmung, gibt es doch auch für den Brentano von 1874 keine Sinnesqualitäten, keine Farben, Töne usw. in der physischen Welt (cf. PES, I, p. 13 f.) ».

3. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 24-25 : « Das sind demnach die Stationen : Zunächst war der Denkkakt ein echtes Relatives, weil er ein nichtreales *Korrelat* hatte ; sodann gegen Ende der vorreïstischen Zeit ein uneigentliches Relatives, weil er ein *nichtreales* Korrelat hatte ; darauf in den der ersten reïstischen Zeit als solcher überhaupt kein Relatives ; und endlich aufgrund seiner *recto/obliquo*-Struktur wieder ein Relatives, vorerst noch in eher uneigentlichem Sinn und schließlich im ganz eigentlichen Sinn, womit sich der Kreis schließt, aber so, daß das Gedachte zu dem *ens linguae* reduziert worden ist, das es bei Aristoteles eigentlich schon war... »

dasselbe, und der letzte so wenig als der erste, daß A selbst sei»<sup>1</sup>. Aucun n'impose rétrospectivement, comme caractéristique de la théorie pré-réiste de l'intentionnalité, l'adoption de la lecture « ontologique » popularisée par Chisholm<sup>2</sup>.

Autrement dit, il serait absurde de nier l'évolution de Brentano *du conceptualisme au réisme*. Le débat ne peut porter que sur la nature des étapes distinguées, et en l'occurrence sur celle de la phase médiane placée par la plupart des interprètes entre le conceptualisme des années 1862-1874 et le réisme des années 1904-1917, à savoir ce que A. Chrudzimski et B. Smith ont appelé *l'ontologie de l'intentionnalité*, censée caractériser les années 1874-1904.

La coréférentialité des expressions (il y a un) « pensant-A » et (il y a) un « A-pensé », en tant qu'elle implique qu'il y a un pensant-A, mais pas qu'il y a un A, est une donnée transversale de la théorie brentanienne de l'intentionnalité. C'est la base de la théorie adverbiale de la conscience et du jugement. La dénomination extrinsèque et la distinction entre *modus rectus* et *modus obliquus* rendent possible, instrumentent, puis, pour finir, scellent la rencontre de la sémantique (philosophie du langage) et de la psychologie (philosophie de l'esprit). Elles le font, largement, dans le cadre d'une théorie de la relation et des relatifs, qui se veut et est, jusqu'à un certain point, aristotélicienne<sup>3</sup>.

**Alain de Libera**

Université de Genève, École pratique des hautes études

---

1. F. Brentano, « Vom Objekt », in *Die Abkehr...*, p. 339.

2. W. Sauer, « Die Einheit ... », p. 25.

3. L'importance de la distinction entre *modus rectus* et *modus obliquus* de la pensée dans l'évolution de la théorie brentanienne des relatifs, et son rejet final de l'objet immanent comme simple « fiction linguistique » (*ens linguae*) sont bien marqués par Jan Srzednicki, dans *Franz Brentano's Analysis of Truth*, M. Nijhoff [Kluwer], La Haye, 1965, p. 54-55.